

Edition
2020

huje
huje
huje
huje
huje

human / urban jungle / exploration

huje est né d'envies multiples : l'envie de découvrir des solutions pour rendre nos villes plus agréables, conviviales et vertes, l'envie de partir à l'étranger découvrir de nouvelles cultures et manières de vivre, l'envie de partager, l'envie de créer notre propre projet, ...

Et ce sont toutes ces envies qui nous ont donné envie de nous lancer : automne 2019, c'est décidé, on y va !

Partir à l'assaut de l'Amérique du Nord pour découvrir ses villes et les acteurs qui les dynamisent, c'était le plan pour 2020. Mais 2020 en a décidé autrement. Nous sommes parties, rentrées puis reparties, mais peu importe: on a beaucoup découvert et on s'est beaucoup enrichies.



Ce court récit de voyage est l'occasion de revenir sur notre parcours, nos découvertes, nos rencontres et nos coups de cœurs !

Sommaire

Il faut d'abord penser localement les initiatives et comprendre leurs spécificités pour ensuite pouvoir espérer les adapter à d'autres espaces.

Penser les initiatives de manière globale nécessite donc de se rendre sur place pour les analyser localement.



L'enjeu de demain est de créer des **Villes et Communautés durables (ODD #11)**. Les objectifs définis par l'ONU à atteindre d'ici 2030 s'attaquent entre autres à **l'inclusivité et la durabilité des villes**.

Nombreux sont les acteurs qui proposent des projets urbains alternatifs répondant à ces objectifs. Toutes ces initiatives sont des opportunités pour atteindre ces cibles d'ici 2030.

MONTRÉAL ● 6 - 37

TORONTO ● 38 - 63

CONFINÉES, DÉCONFINÉES

66 - 71 ● Le confinement nous ramène à l'échelle de la rue pour bien vivre en ville

72 - 79 ● À la rencontre de la République des Hypers Voisins

80 - 85 ● La crise sanitaire va-t-elle nous faire entrer dans l'ère de l'urbanisme tactique ?

86 - 91 ● Coco Velten : lieu éclectique d'inclusivité et de transformations locales

MERCI ! ●



montreal
montreal
montreal







Les grandes avenues quadrillent la métropole québécoise et délimitent les différents quartiers, formant un **grand patchwork culturel**. Au-delà de ce multiculturalisme identitaire, ce n'est pas la nordicité de la ville qui la rendrait moins chaleureuse, au contraire ! Loin des inquiétudes que la neige pourrait susciter chez nous, Montréal s'approprie mieux que personne la saison hivernale : festivals et jeux de lumières, places animées et patinage sur l'une des 40 patinoires, ... La deuxième ville du Canada n'hiberne donc pas : l'hiver transforme simplement la ville en un nouveau terrain de jeux. Et ici, on se salue affectueusement avec un « salut, ça va ? » partout où l'on va. En bref, il est difficile de ne pas s'y sentir bien ! Il suffit de se balader dans la ville pour comprendre que son apparence stricte et quadrillée ne reflète en rien sa mentalité.

Nombreuses sont les initiatives mises en place à l'échelle de la ville, du quartier ou de la ruelle, par la municipalité et par ses citoyens ! Très impliqués dans le dynamisme urbain, les Montréalais sont volontaires pour construire ensemble leur ville de demain.



La culture historique de l'urbanisme participatif

Si le Québec a développé ses premiers plans d'agglomération plusieurs décennies après ceux des métropoles européennes, à la fin des années 60, la province a rapidement développé « un modèle de consultation publique pour penser la ville avec ses citoyens » comme l'explique Gérard Beaudet, ex-directeur de l'Institut d'urbanisme de l'Université de Montréal. Historiquement, ce modèle centré sur l'accompagnement s'organise en deux temps. Un premier temps est consacré à la présentation du projet lors d'une séance plénière durant

laquelle les citoyens sont invités à poser des questions, suivi d'un deuxième temps d'échange lors duquel les citoyens peuvent se positionner et participer au développement du projet en exposant leurs opinions.

Ce modèle a ensuite inspiré d'autres démarches et la municipalité a développé de nombreux leviers d'action : avec la mise en place d'assemblées participatives, les habitants ont rapidement eu la possibilité de se faire entendre.

“ « Le modèle québécois de consultation publique a émergé dans les années 1990 avec des expériences menées par des personnes en charge des loisirs communautaires. Et ces gens là avaient compris l'importance de l'accompagnement : il faut donner les moyens à tous de comprendre les projets, pour espérer les faire participer. C'est un modèle qui a beaucoup intéressé les gens qui pensaient que l'urbanisme reposait sur une réelle participation citoyenne »

Gérard Beaudet
Professeur titulaire à
l'École d'urbanisme et
d'architecture de paysage
Université de Montréal



Au début des années 2000, la démarche de consultation citoyenne a pris de l'importance dans la ville, notamment avec la constitution de l'Office de consultation publique de Montréal (OCPM). Cet organisme indépendant est en charge des consultations publiques confiées par la municipalité dans le domaine de l'urbanisme et de l'aménagement.

Parallèlement, la grande diversité des quartiers a également conduit à la mise en place de la Coalition Montréalaise des Tables de Quartier (CMTQ) dans les mêmes années. Cette coalition, qui rassemble plus d'une trentaine de « *tables de quartier* » a pour objectif d'améliorer la vie urbaine des quartiers pour les rendre socialement meilleurs et en faire un lieu de participation citoyenne. Les consultations locales, via des sondages et des forums principalement, permettent de **comprendre les enjeux propres à chaque quartier et les besoins de leurs habitants pour pouvoir ensuite agir justement**. Chaque table de quartier a son propre fonctionnement pour s'adapter au mieux aux particularités de sa localité. Et désormais, la CMTQ est un acteur incontournable du développement social urbain et est sollicitée pour participer à des débats publics sur le développement de la ville.



À titre d'exemple l'une des consultations tenues par l'OCPM lors de notre visite portait sur la rénovation d'un ancien hippodrome et ses abords. Lors de cette consultation, les citoyens sont invités à s'informer dans un premier temps grâce à des séances d'information en ligne ou en présentiel, un forum ouvert à tous et des ateliers de concertation (sur invitation). Les citoyens qui le souhaitent peuvent ensuite émettre leur opinion par écrit et/ou verbalement lors d'auditions. L'ensemble de ces opinions fera l'objet d'un rapport rédigé par la commission à destination des élus.



Aujourd'hui plus que jamais, la culture d'urbanisme participatif s'implante à Montréal sous le mandat de la mairesse Valérie Plante. La métropole encourage ainsi les citoyens à participer et à imaginer avec elle la ville de demain. **Et après ?**

ZOOM : L'étalement urbain, une caractéristique de la grande île

La densification de la ville, bien inférieure à celle de Paris ou de New York, crée certaines disparités dans le tissu social et représente un vrai défi pour la ville. Ces inégalités d'accès selon l'endroit où l'on se trouve à Montréal, notamment pour les enfants, ont été étudiées par le professeur de l'Université de Montréal, Juan Torres. Dans les quartiers centraux et bien desservis par les transports en commun, l'enfant progresse naturellement dans son rayon d'action et maîtrise graduellement cette ville. Au contraire, pour les enfants qui habitent loin du centre-ville, l'apprentissage est décalé. Plus captifs, ils sont témoin d'un déficit d'opportunités. Et aujourd'hui, ces inégalités ne cessent de croître. **Mais Montréal et ses habitants ont su transformer cette faible densification en opportunité.** La ville a un réseau de quartiers très développé, une administration adaptée à cet étalement (notamment avec la Coalition Montréalaise des Tables de Quartier), des larges trottoirs et des maisons, toutes identiques à taille humaine... En effet son architecture est une autre caractéristique de la ville : rues similaires, maisons de même hauteur (2 à 3 étages seulement) avec le même escalier extérieur, rien de très original. Mais derrière cette réalité se cache une incroyable opportunité sociale : cette configuration de l'espace urbain avec une faible verticalisation et des maisons proches des rues permet une certaine proximité sociale.



Les façades se ressemblent toutes et à part quelques décorations, cette ressemblance gomme toute hiérarchie sociale du paysage. Les allées sont occupées comme des espaces partagés qui se transforment en véritables terrains de jeux et lieux de regroupement été comme hiver. Autant d'opportunités qui favorisent mixité sociale, le sentiment d'intégration et d'appartenance, ...

“ « Une ville idéale est une ville qui permet une adaptation entre les personnes et leurs milieux; on aboutit à un processus, à une relation. **La ville idéale nous permet, en tant que personne, de la façonner, et cette capacité d'action sur la ville, peu importe notre âge, nous permet de sentir qu'on a un contrôle.** Au contraire, un environnement dans lequel on est captif est anxiogène. Il faut donc un ajustement réciproque entre l'individu et son cadre. Le cadre participe à déterminer l'individu et l'individu doit pouvoir ajuster son cadre : il faut pouvoir trouver un équilibre dynamique. »



Juan Torres
Professeur agrégé à la Faculté de
l'aménagement
Université de Montréal

De l'urbanisme participatif à la gouvernance participative des organismes urbains

La dynamique ne se cantonne pas à cette simple démarche consultative : de nombreux acteurs urbains fonctionnent avec une gouvernance participative, un modèle qui implique diverses parties prenantes. Donner davantage la possibilité d'agir aux habitants pour leur quartier est le résultat d'une **volonté politique de la ville**.

Le Partenariat du Quartier des spectacles (PQDS), organisme à but non lucratif, est un bon exemple de cette volonté en faisant collaborer la ville avec différents acteurs du Quartier des spectacles, situé au cœur de Montréal.



D'abord pensé comme un levier de développement social et économique de la ville, cet organisme s'occupe de l'animation culturelle des espaces publics du quartier, avec une programmation riche été comme hiver : mise en place d'infrastructures adaptées aux spectacles à ciel ouvert, animations lumineuses et sonores, mobilier urbain unique...

Ce quartier est un véritable terrain d'expériences interactives !

Déjà en 2013, le PQDS avait déployé son animation « Mégaphone » dans le quartier, qui consistait à projeter sur un bâtiment les mots et revendications des participants qui voulaient bien s'exprimer au mégaphone. Plus récemment, les « 21 Balançoires », installations éphémères qui renaissent chaque printemps, permettent de créer une mélodie lorsque plusieurs personnes se balancent, chaque balançoire émettant une note. Ce ne sont que quelques exemples de la large programmation qui a redynamisé le quartier et créé une interaction sociale importante dans l'espace public.

Une animation autour de la luminothérapie enchantait l'hiver dans le Quartier des Spectacles



Soutenu par la ville, le PQDS travaille avec divers acteurs car il ne peut se restreindre à penser qu'au développement culturel du quartier : il faut aussi s'attacher aux enjeux de cohabitations sociales, aux enjeux économiques, aux enjeux de développement immobilier, etc. Son conseil d'administration compte notamment des représentants de la culture, de l'éducation, des institutions, de la ville de Montréal mais aussi des résidents. Jozef Fleury-Berthiaume, chargé de projets au développement au PQDS ajoute « *La particularité de notre réussite, c'est la gouvernance avec un grand nombre de parties prenantes.*

Ça avance plus lentement, mais quand on présente un projet on s'assure d'avoir l'aval de tout le monde ». Et la réussite du PQDS n'est plus à prouver !

Le soutien de la ville est donc important et présente des opportunités, notamment financières, mais aussi certaines limites règlementaires. Si les initiatives publiques ne manquent pas, les citoyens vont encore plus loin en s'organisant ensemble pour aménager une friche, un jardin partagé ou pour créer de l'animation dans les ruelles...



« Le Quartier des spectacles de Montréal considère la culture comme un outil de développement social et économique. La programmation culturelle permet de revitaliser les centres villes et il y a une cohésion sociale importante qui se crée autour de cette animation de l'espace public. La particularité de notre réussite, c'est une vraie dynamique collaborative dans l'ensemble du secteur, il y a la recherche du bien collectif qu'on retrouve partout »

Jozef Fleury-Berthiaume
Chargé de projets au
développement au Partenariat
du Quartier des Spectacles



Donner les moyens d'agir aux citoyens pour dynamiser leur lieu de vie

L'espace urbain est un véritable lieu d'expérimentations où les habitants agissent sur les espaces collectifs dans une logique bottom-up. L'urbanisme tactique, encouragé par la ville, est aujourd'hui devenu une vraie stratégie à Montréal pour faire face à l'hiver (*entre autres*) : les citoyens peuvent alors s'organiser librement pour dynamiser leur environnement.

Une dynamique qu'on retrouve notamment dans les allées, trop souvent désertées durant les mois hivernaux. Avec l'accord du voisinage des pistes de glissades ou des patinoires peuvent être construites dans celles-ci.

Aujourd'hui, quelques arrondissements reconnaissent et autorisent ces initiatives d'appropriation citoyenne en émettant simplement des recommandations quant à leur constitution et gestion.

Ces « *ruelles blanches* » favorisent la convivialité et les activités extérieures pendant les mois froids. Pratique émergente en hiver, l'appropriation des allées n'est pourtant pas nouvelle ici : en été, plus de 350 « *ruelles vertes* » viennent réveiller les quartiers. Un processus bien ficelé qui permet à des regroupements de résidents de se réapproprier une ruelle en la transformant en espace de convivialité.

Lutte contre les îlots de chaleur, vie de quartier, biodiversité, qualité de l'air : les impacts positifs de ces initiatives citoyennes sont avérés et incontestables ! L'enjeu pour la municipalité est de faciliter les démarches pour encourager ces initiatives citoyennes en créant un cadre propice à l'appropriation...

« Les villes ont la capacité de fournir quelque chose à tout le monde, seulement parce que et seulement quand, elles sont créées par tout le monde. »

Jane Jacobs, *Déclin et survie des grandes villes américaines*, 1961



Un véritable réseau d'entrepreneurs sociaux

Lorsque les citoyens souhaitent s'impliquer pour des projets, ils sont aujourd'hui nombreux à **se regrouper pour former de nouvelles communautés et collectifs capables de porter des projets de plus en plus ambitieux**. Parmi les projets découverts, en voici quelques-uns qui illustrent bien cet engagement citoyen, un choix difficile quand on connaît le nombre d'initiatives ici...



Le **Bâtiment 7**, un « *bâtiment pour la communauté* » ou une « *fabrique d'autonomie collective* » occupe un ancien espace industriel situé sur les vestiges ferroviaires de Pointe-Saint-Charles. Ce lieu s'est transformé grâce à la mobilisation populaire autour de celui-ci. Face à Loto-Québec, positionné pour récupérer ce bâtiment, le quartier, réputé militant n'a pas baissé les bras. Et si la lutte pour s'approprier le Bâtiment 7 a été longue, c'est le collectif *7 à Nous*, réunissant citoyens et divers organismes issus de l'économie sociale, qui a fini par triompher !

Il accueille désormais une microbrasserie, une épicerie participative et de nombreux ateliers partagés ; **projet ouvert à tous, il subvient aux besoins des habitants tout en s'inscrivant dans une démarche de développement urbain durable**. Quel lien avec le quartier ? L'intention de ce projet est d'ouvrir le bâtiment vers le reste du quartier pour créer de nouvelles dynamiques et pour inciter les citoyens à se mobiliser, s'impliquer. Propriété collective autogérée, le fonctionnement de cet espace présente un nouveau modèle d'engagement social et prouve la possibilité d'avoir une prise de décision très locale. Ici, les membres provoquent eux-mêmes le changement sans attendre qu'il vienne d'ailleurs.

Le collectif autogéré Solon, né d'un rassemblement de citoyens de l'Est de Montréal autour d'un projet de verdissement d'une ruelle, accompagne aujourd'hui le déploiement de projets locaux de plus grande ampleur. Un membre de ce collectif nous explique « *(qu') il y a eu l'envie d'aller plus loin dans cette réflexion de l'animation du milieu de vie et comprendre ce qui peut être fait à notre échelle* ». Car ces projets, ce sont ceux des habitants du quartier qui souhaitent participer à la transition socio-écologique de la ville en apportant leur temps et leur expertise.

« À travers l'action locale, les gens sont capables de s'impliquer et d'augmenter leur capacité d'agir ! » ajoute un autre membre du collectif. **Reposant sur une démarche de co-construction et sur la théorie des communs, les projets vont être portés efficacement dans le quartier, et même à plus grande échelle.** L'un des projets phares, « Celsius », a pour but d'alimenter les logements par la mise en place d'un réseau de chaleur géothermique local. Comme ceux du Bâtiment 7, les membres du collectif sont conscients qu'ils doivent agir à leur échelle pour atteindre les objectifs qu'ils se donnent. D'ailleurs, le collectif a créé un fond local qui permet de financer certains projets citoyens sans qu'ils aient besoin d'être déclarés pour recevoir des subventions.

Et Matthieu, un étudiant nous témoigne :
« *Montréal ne se distingue pas pour un seul projet : Champ des possibles, le Village au Pied-du-Courant, Viaduc 375, les Jardins Gamelins, AcadieLab, le Marché des Ruelles, ...* ». **Au contraire, sa force réside dans la diversité des démarches, des initiatives, des espaces dans les différents quartiers : la ville se vit comme un véritable réseau !**

Occupation temporaire des espaces vacants : les initiatives qui ont le vent en poupe

Le caractère vivant de Montréal s'est aussi construit avec l'occupation progressive des espaces vacants. Les débuts de ce mouvement d'occupation temporaire s'expliquent par une prise de conscience en 2016 des risques liés à l'inoccupation. Incendies et pression sur les loyers sont les deux principaux facteurs qui ont lancé le mouvement. La municipalité reconnaît d'ailleurs la pertinence de l'occupation transitoire pour la conservation des lieux aussi bien publics que privés dans son plan d'action pour le patrimoine 2017 – 2022.

A travers des interventions temporaires, ces initiatives revitalisent les lieux inoccupés avec des vocations multiples : attirer dans le quartier, créer des lieux de communauté et conserver le patrimoine. Un triple prisme qu'on retrouve aussi bien dans la transformation d'anciens parkings que dans la réhabilitation d'anciens hangars.

Des espaces vacants, il y en a partout dans la ville et pas uniquement dans la rue. Le Projet Young, situé dans le quartier de Griffintown, illustre la pratique émergente d'urbanisme transitoire dans la ville. Cet ancien entrepôt vacant a accueilli pendant une



période de 22 mois des organismes culturels, communautaires et également des artistes et entrepreneurs sociaux. Entremise, un organisme sans but lucratif, a porté ce projet avec l'objectif de recréer une vie de quartier, participer au développement économique et offrir un espace temporaire abordable. Aujourd'hui, le projet a atteint son objectif de revitalisation du quartier notamment grâce à un espace qui s'est voulu ouvert. En plus d'accueillir une variété d'organismes, cet ancien hangar a également hébergé des fêtes de quartier là où la présence communautaire était faible.

Aujourd'hui, l'entrepôt a été vidé en vue d'être rendu à la mairie. Cette initiative temporaire reste le reflet d'une ouverture face aux propositions d'occupations et de l'envie de favoriser l'entrepreneuriat des communautés. Henintsoa Ravoala d'Entremise fait ce constat : « *Ici, il n'y a pas la culture du squat. On ne voit pas les gens comme des squatteurs, c'est plus le milieu communautaire qui vient participer au dynamisme, qui vient revitaliser les quartiers.* ».

* *Entremise* est un OBNL (organisme à but non lucratif) qui active les espaces transitoires contribuant ainsi à créer une ville plus solidaire et durable. En redonnant vie aux espaces vacants, tout en les rendant accessibles aux projets à portée entrepreneuriale, sociale et culturelle, ils facilitent la gestion et le développement de projets immobiliers collectifs.

“

« *Il y a une différence culturelle avec l'Europe. Ici, il n'y a pas la culture du squat. On ne voit pas les gens comme des squatteurs, c'est plus le milieu communautaire qui vient participer au dynamisme, qui vient revitaliser les quartiers. Par exemple, pour le projet Young, on était dans un quartier qui était un ancien quartier industriel délaissé. C'était un quartier pauvre au 19ème siècle et depuis quelques temps il est en voie de revitalisation, avant la présence communautaire était très faible. Le fait d'avoir mis en place le Projet Young, ça a amené des organismes communautaires qui ne seraient peut-être pas venus ici dans d'autres circonstances. Ce projet a été vu de manière très positive par le quartier, l'espace était ouvert, accessible par les gens du quartier. En plus, ces organismes et entreprises contribuent à l'économie locale.* »



Henintsoa Ravoala
Chargée des
communications
chez Entremise

Aujourd'hui, pour continuer dans cette voie de la revitalisation urbaine, un effort doit être fait sur l'accès à l'information sur les espaces vacants. Il n'existe actuellement pas de registre accessible à tous, certains quartiers gardent confidentielles ces données et l'accès à l'information sur les espaces privés vacants est difficile. Des freins auxquels le **Collectif Villes Autrement** s'attaque en entreprenant de faire l'inventaire des sites vacants et d'en évaluer le potentiel dans un quartier de Montréal.

« L'idée du Réseau Ville Autrement, c'est de porter la réflexion de l'urbanisme transitoire à l'échelle d'un milieu de vie tout en expérimentant un modèle de développement urbain qui s'apparenterait à de l'« acupuncture urbaine transitoire ». Nous nous sommes chargés de recenser et d'identifier les sites vacants qui présentent un fort potentiel de redéveloppement autour de l'UQÀM. À partir de ces données, l'enjeu sera de mettre en place un réseau d'usages transitoires au sein de ces espaces, bâtiments ou locaux vacants pour fournir des espaces abordables aux porteurs de projets et aux collectivités, contribuer à l'innovation scientifique et sociale et engager une réflexion critique sur l'aménagement. »

Jérémy Diaz
Co-fondateur du Collectif
Villes Autrement &
Chercheur à l'UQAM







*Intervenir dans l'espace public pour garantir la **résilience** saisonnnière de la ville*

Si à première vue, la ville de Montréal n'a rien de très attrayant pendant les mois d'hiver, la vie urbaine, portée par de multiples initiatives, n'y est pas moins chaleureuse : l'île au milieu du fleuve Saint Laurent est bel et bien éveillée pendant la saison froide. Bien loin d'être figée, la grande île semble s'adapter au fil des saisons. On dirait même qu'il y a deux Montréal : l'estival et l'hivernal. Et entre nous, la période hivernale n'a rien à envier aux beaux jours !

Aménagements et infrastructures répondant aux contraintes des deux saisons, mise en mouvement de ses citoyens, occupations et interventions temporaires, urbanisme tactique : autant d'outils dont se sert la ville pour répondre à cette problématique.

De la simple intervention à la conquête de l'espace public par les citoyens, Montréal ne manque pas d'imagination.

Patinoires, braséros et guirlandes animent temporairement les places, les parcs et les rues blanches. Pour réveiller les espaces extérieurs pendant la saison hivernale, des petits aménagements à fort effet de levier ont été mis en place par les quartiers. Comme par exemple dans le quartier du Plateau Mont Royal où une structure lumineuse a été installée : ce tube lumineux qui éclaire chaleureusement les longues nuits hivernales réchauffe l'atmosphère. La simplicité de ces installations n'enlève rien à leur puissance. **Ces petites interventions dynamisent le paysage hivernal et transforment l'espace public en un lieu de surprise et de vie !**

Un effet de surprise qu'on retrouve dans le village au détour d'une rue. Les passants se laissent surprendre par une galerie à ciel ouvert : la Galerie Blanc. Son co-fondateur, Alexandre Berthiaume souligne « *c'est une surprise totale d'arriver et de voir qu'il y a un musée à ciel ouvert. Ce sont des éléments qui font comprendre à la ville que c'est payant de laisser les gens créer et s'approprier l'espace* ».



C'est la Société de Développement Commercial (SDC) du quartier qui finance cette initiative, ainsi que d'autres actions qui ont pour but de réattirer et dynamiser le quartier. Située dans un quartier anciennement peu attractif et connu pour la présence de drogues et de violences, la galerie propose, été comme hiver, de jour comme de nuit, une exposition annuelle gratuite. Cette année, les passants auront la chance de pouvoir admirer des œuvres du magazine ToiletPaper, fondé par les italiens Maurizio Cattelan et Pierpaolo Ferrari.

Alexandre Berthiaume
Co-fondateur de
Galerie Blanc



Le réel dynamisme de la vie urbaine est également favorisé par des espaces publics attractifs qui se réinventent au fil des saisons. Au-delà des simples aménagements, des plans d'urbanisme et des débats municipaux, des espaces publics ont la chance d'être supplantés par une vie de quartier. Ces espaces publics deviennent alors des lieux de vie. On retrouve à Montréal de belles illustrations du concept de Fred Kent de *placemaking* qui invite à ré-imaginer et réinventer les espaces publics collectivement en les considérant comme centre de vie de la communauté.

Les Jardineries illustrent cette mise en mouvement d'un espace public. Portées par La Pépinière Espace Collectifs, ce projet éclectique au cœur

du Stade Olympique, propose le weekend, durant deux périodes de l'année, un café-biergarten et une programmation qui redynamise le quartier d'Hochelaga-Maisonneuve. Pétanque sur glace, hockey, guimauves grillées en hiver ou jardin d'agriculture urbaine, *potluck** (grand repas où chacun rapporte un plat fait maison) et piste de danse en été : il y en a pour tous les goûts, tous les âges et toutes les saisons. Les activités gratuites, couplées à l'important effort de trouver des animations favorisant les échanges font de ce projet une vraie réussite.

Cette réappropriation de l'ancienne esplanade bétonnée du Stade Olympique a permis de créer une place publique et un lieu de vie pour le quartier.

Les jardineries, un projet éclectique au cœur de l'ancien Stade Olympique, porté par la Pépinière.



* Cette démarche prête à réflexion à l'heure où Paris s'interroge sur la résilience des infrastructures après les Jeux Olympiques de 2024. Les infrastructures ont la capacité de s'adapter et les usages de se renouveler dans un même lieu : le projet des Jardineries illustre les possibilités de transformation d'un ancien Stade Olympique.

“

« Les outils de nos villes pour faire des espaces publics c'est la première couche : l'infrastructure publique façonne majoritairement les espaces génériques (minéral, végétal, mobilier fixe, ...). Nous on amène la 2ème couche qu'on appelle l'infrastructure sociale, qui permet vraiment de façonner l'identité locale : la vie, la présence humaine, les rassemblements, les fêtes de voisins, les éléments interactifs, ... Les deux ensembles assurent le succès des espaces publics. En travaillant en complémentarité entre les villes et la société civile qui active la deuxième couche, on est capable vraiment d'activer le plein potentiel des espaces publics »



Jérôme GLAD
Co-fondateur de la Pépinière
Espaces Collectifs

Une autre initiative de l'organisme à but non lucratif est le Laboratoire de l'Hiver, dans le quartier de Ville Marie. Ce projet, en collaboration avec d'autres organismes (Vivre en Ville et Rues Principales), propose des activités le vendredi dans un parc du quartier : luge, construction d'igloos, jeux de raquettes, ... Petits et grands pourront avec joie se servir une boisson chaude ou se griller des guimauves gratuitement.



Montréal, une ville qui respire !

Une ville est un espace qui se vit, un écosystème vivant. Et l'une des caractéristiques du vivant est son adaptabilité. **Les aménagements urbains permanents permettent des fonctions et des usages de la ville mais ce qui rend l'espace public vivant, c'est son pouvoir à engager et mettre en mouvement les communautés locales.** La ville se doit donc d'offrir un environnement propice à cette mise en mouvement avec des espaces urbains modulables et un cadre propice à l'action citoyenne (processus allégés, cadres juridiques spéciaux, ...).

Nos rencontres et notre expérience de la ville nous laissent l'impression que Montréal a offert cet environnement propice en donnant à ses habitants un pouvoir de parole et d'action : un droit à la ville. La mentalité de ses habitants, la taille de la municipalité et sa configuration sont des conditions très favorables à ce fonctionnement, mais ce sont surtout les initiatives des différents acteurs urbains qui garantissent ce dynamisme. Le rôle de la municipalité est non-négligeable et d'ailleurs indispensable pour dynamiser l'espace urbain, mais ce rôle n'appartient

pas exclusivement à celle-ci. Au contraire, pour assurer la pérennité de ce dynamisme, il faut co-construire les espaces avec ses habitants.

À Montréal, les exemples d'initiatives locales portées par des indépendants montrent l'impact qu'ont ces projets à leur échelle. Ils sont l'opportunité pour les communautés de s'exprimer, de participer à la vie locale et de dynamiser aussi bien la vie que l'économie du quartier. Le choix municipal de la confiance envers des associations, des collectifs et ses citoyens a véritablement transformé la ville. In fine, ces projets donnent aux habitants un sentiment d'appartenance et un droit d'action pour transformer leur quartier et faire en sorte qu'il réponde à leurs besoins, attentes et désirs.

Si l'administration montréalaise laisse largement la place à cet engagement collectif, elle doit maintenant offrir la confiance et les moyens supplémentaires aux acteurs locaux pour laisser les initiatives locales se développer et façonner encore plus les quartiers...



Nos coups de cœur

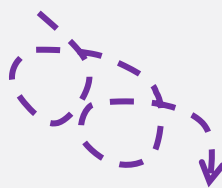




Ottawa & Gatineau

Petite excursion d'une journée à Ottawa. En se baladant jusqu'à Gatineau, nous sommes tombées sur le 42^e Bal de Neige, qui rassemble les petits et grands autour d'une programmation urbaine enneigée !





VIANDE FUMÉE

// Schwartz's
3895 Boul St-Laurent
Une charcuterie
hébraïque mythique pour
déguster de la viande
fumée dans un cadre
authentique !

POUTINE(S)

On ne va pas se mentir, notre vrai
coup de cœur ça a été la poutine :
cuisine peu raffinée et gras assuré,
rien de tel pour faire face au froid
montréalais.

Deux adresses, un choix cornélien :

// **Chez Claudette**

351 Avenue Laurier E

Pour une bonne poutine classique
et « légère »

// **La Banquise**

994 Rue Rachel E

Pour un large choix de poutines
(une pour deux suffit!)





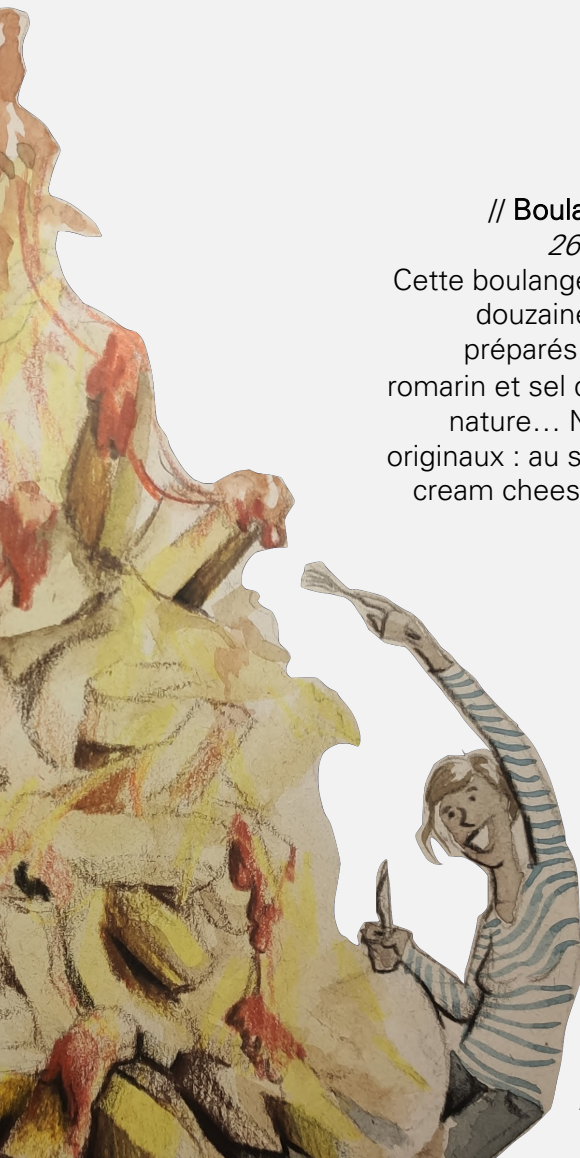
FRIPERIE

// Eva B.
 2015, Boul St-Laurent
 Cachée derrière une devanture intégralement taguée du Boulevard saint Laurent, « Eva B. » nous a charmé : cette friperie à la déco rocambolique s'étend sur 3 étages et propose en plus une super carte pour y déjeuner renouvelée quotidiennement !



BAGEL

// Boulangerie St-Viateur Bagel
 263, rue St-Viateur Ouest
 Cette boulangerie propose près d'une douzaine de variétés de bagels, préparés sur place : au pavot, au romarin et sel de mer, au blé entier ou nature... Nos préférés ont été les originaux : au sésame, avec un peu de cream cheese et une bonne soupe !





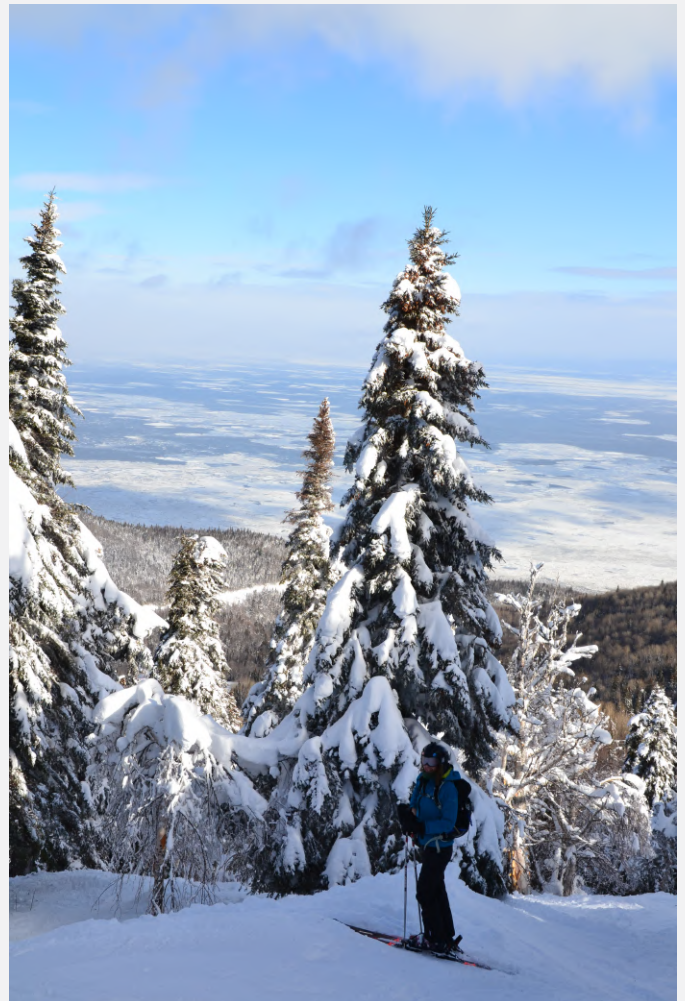
En direction du Nord



Nous avons d'abord découvert **Québec** sous la tempête : un vent glacial et de la neige jusqu'aux genoux en pleine rue ! Le lendemain, au réveil, tout semblait tellement paisible : il avait neigé plus d'un mètre et le ciel était bleu. Nous sommes donc parties en voiture au nord de Québec...



Première étape, la station de ski **Charlevoix**. Les conditions étaient exceptionnelles : de la neige fraîche, un ciel bleu et une vue à couper le souffle. Sans parler du fait que des touristes nous ont offert leur forfait de ski! Nous avons passé la journée là-bas, avant de remonter vers la **Baie Saint-Paul** pour un repos bien mérité à *l'Auberge des Balcons*. Le lendemain matin, nous avons retrouvé la voiture sans batterie : par -30°C , ce sont des choses qui arrivent... Grâce à l'aide d'un moniteur de ski français, nous avons pu repartir en longeant le Saint Laurent par la **Route du Fleuve** en direction des **Éboulements**, magnifique point de vue sur le fleuve.





toronto
toronto
toronto







ville mondiale

De simple province à

Nous avons quitté avec nostalgie la métropole québécoise. Pourtant proches géographiquement, les deux rivales nous ont montré une facette bien différente l'une de l'autre : Toronto s'oppose à Montréal par son allure plus rigide. La chaleur humaine montréalaise se dissipe quand on arrive dans la capitale financière du Canada : la ville donne au premier abord l'impression d'être celle des grands acteurs qui en prennent possession. Mais si Montréal a su nous charmer grâce à son aspect bigarré qui laisse le « droit à la ville » à ses habitants, Toronto ne manque pas de ressources pour nous séduire à son tour.



Toronto nous a offert une diversité culturelle qu'on aura probablement du mal à retrouver ailleurs. Et cette diversité, on l'a retrouvée dans nos assiettes : la gastronomie montréalaise nous avait laissées sur notre faim, celle de Toronto nous a comblées. **Des échantillons de culture alliés à une vraie acceptation de l'autre et de sa différence font de cette ville une mosaïque culturelle.**

À l'inverse d'un melting pot, une mosaïque fait cohabiter la différence (et le fait très bien) mais sans la mélanger.

L'identité des quartiers est marquée et il suffit de changer de rue pour changer d'ambiance. On retrouve cela dans le paysage urbain : des rues tournent

soudainement quand on change de quartier, à l'image des différents plans d'aménagement, on passe brutalement des gratte-ciels aux maisons à 2 étages, on change de langue en passant de Korea Town à China Town ou Little Portugal, ... Vous l'aurez donc compris, il n'y a pas un seul Toronto ! Et pour cause ! Toronto a été une véritable terre d'accueil pour de nombreux migrants depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et cela a participé à la construction singulière de la ville. Parallèlement, les habitants se sont progressivement installés dans de nouvelles banlieues. En conséquence, la ville s'est agrandie. Et alors que la ville se transforme en mégalopole, de nombreux acteurs travaillent pour créer et maintenir des liens ainsi que pour encourager les citoyens à s'approprier leur ville.

Ville en continuelle modernisation, siège du projet titanesque de Sidewalk Labs, Toronto séduit de plus en plus de canadiens, mais divise, aussi.

Nombreux sont les urbanistes qui se sont penchés sur Toronto. Véritable terrain d'expérimentations et d'innovation urbaine la ville est devenue le nouvel eldorado canadien. Cette capitale anglophone est innovante, pionnière, ambitieuse, cosmopolite et surtout multiculturelle, ... autant d'attraits qui ont permis à la ville de se transformer radicalement. Ainsi, la province qu'on appelait York il y a à peine deux siècles, n'a plus grand-chose à voir avec ce qu'elle est aujourd'hui. Et pour se construire, la ville engage de nombreux changements en impliquant ses habitants dans ceux-ci. Mais si cette ville cossue attire, elle ne manque pas de susciter la peur de nombreux Torontois : contre ses grands projets et ses prix faramineux, des voix s'élèvent.





Lara Muldoon
Responsable des
partenariats, de
l'engagement et des projets
à la School of Cities de
l'Université de Toronto.

“

*Toronto est une ville
de quartiers, chacun
ayant un caractère et
une personnalité
unique ».*

Un activisme citoyen au service de la transformation



Crédits photo : Université de Toronto

Jane Jacobs 1916 - 2006

Initialement agnostique à l'urbanisme, Jacobs s'est positionnée en tant qu'observatrice urbaine. Elle propose une vision centrée sur ceux qui vivent la ville et une réflexion sur le fonctionnement des villes.

Déclin et survie des grandes villes américaines (1961)



La capitale de l'Ontario est marquée par l'héritage de Jane Jacobs qui prône la « *responsabilisation des citoyens pour qu'ils fassent confiance à leur bon sens et deviennent les défenseurs de leur place* ». Des combats urbains ont marqué l'histoire de la ville : lutte contre le projet de la Spadina Express Way, pour la préservation des habitations sur l'Île de Toronto, ... On a trouvé ici de vraies démonstrations de la puissance de l'activisme citoyen.

Toronto regorge de personnalités fortes qui s'impliquent pour leur ville. Ici, on trouve de nombreux exemples d'urbanisme tactique, un mouvement qui repose sur l'intervention urbaine spontanée et éphémère. En quelque sorte, les citoyens expérimentent des idées d'aménagements et des solutions urbaines eux-mêmes dans leur ville via des interventions à faible coût, petite échelle et limitées dans le temps. Ces trois caractéristiques, définies par Mike Lydon en 2015 dans son ouvrage *Urbanisme tactique 2 : action court terme, changement au long terme*, n'enlèvent rien à la puissance de ces interventions. En effet, souvent ludiques et festives, elles permettent d'enclencher des discussions sur l'évolution de l'espace urbain.

Notre rencontre avec Leida Englar, habitante de Ward Island et activiste de longue date nous a permis de mesurer l'envergure de ce mouvement dans l'histoire de Toronto. Elle nous explique que déjà dans les années 80, des groupes se retrouvaient pour organiser des interventions temporaires dans la rue, interventions qu'elle présente comme « une prise de contrôle des rues ».

L'ancienne activiste nous a par exemple raconté l'intervention marquante d'une femme qui avait entaillé un mur recouvert de posters pour y déposer des graines. Au printemps, ce mur s'est végétalisé, tout en laissant un message fort à la ville : celui de l'indispensable reverdissement. Dans cette continuité, Leida Englar avait également participé à l'installation de rouleaux de gazon sur une rue de Toronto pendant la nuit, à des occupations de places de parking avec du mobilier de salon ...

Transformer l'espace public par des interventions simples et se mobiliser à travers l'art sont pour elle d'indéniables moyens d'avoir un poids dans la politique des espaces qu'on habite.

Parallèlement, pour dénoncer la place trop importante de la voiture, un collectif, *Urban Repair Squad*, a longtemps œuvré pour faciliter la vie des cyclistes par le biais de diverses actions. L'une d'entre elles était de changer, dans l'obscurité de la nuit, des panneaux de régulations de vitesse pour créer des zones 10km/h et rendre ainsi les rues plus sûres pour les mobilités douces.

Malgré la simplicité de ces interventions, le message véhiculé est souvent puissant. Elles permettent de faire **envisager aux différents acteurs de la ville de nouvelles possibilités pour l'espace public.**





L'engagement spontané des Torontois à l'ère du digital

Ces approches holistiques de la construction urbaine, on les retrouve aussi sur les différents réseaux sociaux. Sur twitter, le hashtag [#topoli](#), pour Toronto Politics, fait fureur ! Il est utilisé par les citoyens pour exprimer leur avis, partager leurs idées sur leur ville, leurs observations, L'hashtag [#TTC](#) s'adresse lui à la société de transport de la ville. Preuve qu'elle l'écoute, la nouvelle campagne de communication reprend des tweets de plaintes des usagers pour une campagne d'information sur les incivilités du quotidien.

Sur Facebook, ceux qui veulent discuter d'urbanisme, être au courant des consultations ou autre événements liés au développement de la ville ont aussi leur espace. Rachel Lissner a créé le

groupe Facebook [Young Urbanist League](#) en 2014. Avec près de 6.000 membres, il regroupe les différentes parties prenantes de la ville. « *Des personnes se sont rencontrées et ont collaboré, des idées se sont formées, des personnes de la municipalité ou de différents organismes se sont impliquées pour suivre les échanges, ...* » nous explique la fondatrice du groupe. Source précieuse d'informations sur les préoccupations et les envies des citoyens de la ville, le groupe a été rejoint par des politiques et autres acteurs impliqués dans l'aménagement. Promouvant une approche holistique de la construction urbaine il offre à chacun la possibilité de discuter de l'aménagement et de la vie de Toronto.



Littlehayes Ln

ARMY
COFFEE

富来小屋

De la subversion à la transformation urbaine

Réputée pour son art de rue, Toronto véhicule des messages forts sur ses murs, ses portes de garages, ses devantures de magasins, ... **Partout ici, l'art est utilisé comme vecteur efficace pour promouvoir la diversité culturelle, et constitue un véritable moyen d'expression pour ceux qui les réalisent.**

En 2012, la mairie lance une campagne pour éliminer les graffitis de son paysage urbain, une vraie guerre contre le graffiti. Le sujet est alors pris en main par le département de service de transports de la ville qui lance **StreetArtToronto (StART)**. Articulée autour de 8 programmes, cette initiative a une double fonction : réduire le vandalisme par le graffiti dans l'espace public et le remplacer par le street art. Autrefois perçu comme « *un art underground* », le Street Art devient, grâce à ces programmes municipaux, un moyen d'exprimer la diversité de Toronto, tout en apportant un soutien aux artistes locaux. Cette initiative permet de développer la place de l'art dans la ville mais aussi de renforcer le sentiment d'appartenance, de promouvoir et accompagner des artistes émergents et leur accompagnement, ...

Notre chaleureuse rencontre avec Catherine Campbell sur les lieux de l'exposition « *StreetARToronto You've changed* » à l'étage du marché St Lawrence, nous a permis de comprendre la force du projet. Avec plus de 1000 œuvres partout dans la ville, l'impact est indéniable ! En plus de colorer les rues, ces œuvres éclairent sur la vie de la ville, sur ses différentes communautés et permettent de faire participer ses habitants à la transformation de leur espace. Cette participation se fait à la fois dans le choix des œuvres ainsi que dans leur réalisation par des artistes Torontois. Par exemple pour le programme « *Underpass* », la communauté concernée est appelée à sélectionner l'artiste et les thèmes qui orienteront l'œuvre.

D'une pratique autrefois illégale et subversive, la ville en a fait une force en prenant le contre-pied de cette idée. Un bel exemple de comment capitaliser sur l'imagination, la créativité et l'intervention des habitants !



Les murs de la ville sont un canvas pour parler de la diversité de Toronto."

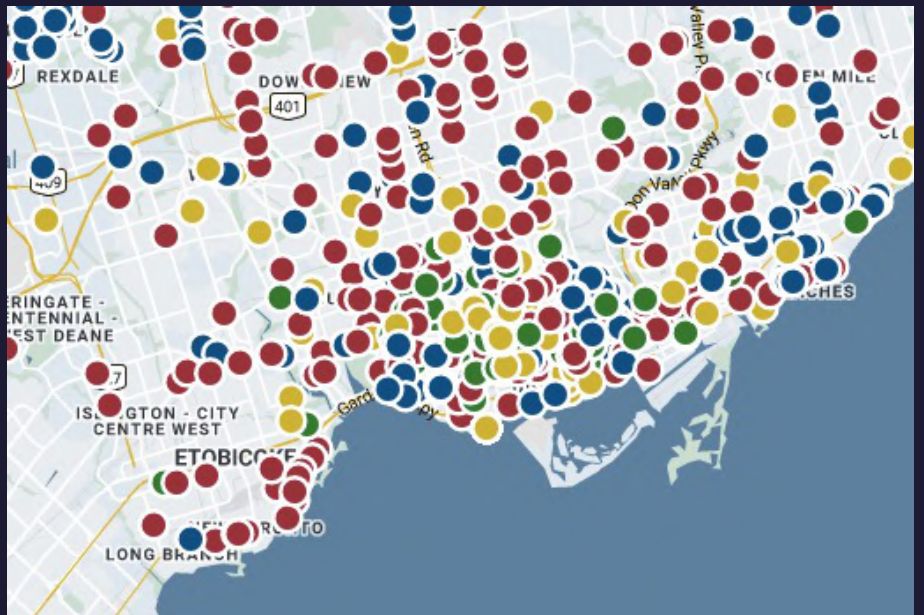
Leida Englar
Activiste résidente
de Ward Island



Catherine Campbell
Cheffe de projet à
StreetARToronto
City of Toronto



Partout dans Toronto on retrouve les oeuvres issues du programme municipal StART.



Le choix d'**engager** tous les habitants

Portés par la ville en collaboration avec de nombreux organismes, les programmes sont imaginés avec les habitants. Notre rencontre avec Daniel Fusca, responsable de la consultation publique au sein du service des parcs, des forêts et des loisirs de Toronto, nous a permis d'appréhender cette volonté de co-construire la ville avec tous les habitants. Les consultations citoyennes sont nombreuses et inspirantes.

Parmi elles, « *Planners in Public Spaces* » (ndlr : les urbanistes dans les espaces publics) est une initiative d'engagement des citoyens à l'urbanisme qui a été soutenue par la municipalité ces dernières années. L'objectif était d'offrir aux Torontois la possibilité de s'exprimer sur les questions relatives à la ville avec des urbanistes. Le principe était simple : 3 fois dans l'année, la ville proposait aux habitants d'échanger avec des urbanistes autour d'une table installée dans un parc, dans la rue ou au marché. Cela permettait aux habitants de faire remonter leurs commentaires et aux urbanistes d'ajuster leurs projets de planification urbaine.



Il y a quelques mois, « *My City Too* », menée par 880 cities et EcoKids en proche collaboration avec la ville de Toronto, a permis de penser une ville plus accueillante pour les enfants en faisant la promotion du jeu libre en plein air et de la mobilité indépendante. Trop longtemps, la ville a eu tendance à considérer le trafic automobile en dépit de la sécurité et du bien-être des enfants. En réponse à ce constat, les organismes en charge de ce programme ont examiné de nombreuses études, ont interrogé des experts et ont échangé avec parents et enfants. Ce programme a permis de présenter dix recommandations à mener pour rendre la ville de Toronto plus accueillante pour les enfants.

Mais si ces consultations citoyennes sont inspirantes, elles ne sont pas nouvelles et posent la question de la représentativité. Qui participe réellement à ces consultations ? L'échantillon consulté est-il vraiment représentatif de l'ensemble de la population ? Ce sont des questions que s'est posées la mairie torontoise. En réponse à celles-ci, les « *Toronto Planning Review Panel* » (ndlr : comité d'étude de la planification urbaine de Toronto) ont donné un nouvel élan aux consultations citoyennes. Lancée en 2015, cette initiative a permis d'améliorer l'engagement public et d'éclairer intelligemment certains choix de planification urbaine, en donnant la parole à l'ensemble de la population – certains segments de la population ayant longtemps été mis de côté.

Une trentaine de personnes sont aléatoirement sélectionnées pour exercer un mandat de deux ans. Plus précisément, ce sont plus de 10.000 Torontois qui ont reçu en novembre 2017 (pour la constitution du second panel) une lettre les invitant à candidater pour devenir membre du nouveau panel. Plus de 400 habitants ont candidaté pour participer à ce programme et une trentaine de personnes a été sélectionnée de façon à assurer la représentativité de l'ensemble des habitants.

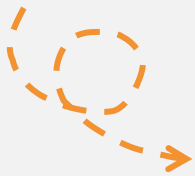


Toronto, dont la force réside dans son multiculturalisme, a eu trop longtemps tendance à l'oublier ; ces panels permettent d'entendre l'ensemble des communautés qui cohabitent dans la ville, notamment les communautés autochtones. Car on nous l'a beaucoup répété, les personnes qui participent aux consultations citoyennes sont majoritairement des hommes blancs de plus de 50 ans : très loin de représenter la diversité de la ville. Il semblait donc indispensable de réussir à capter ceux qui ne participent pas naturellement afin de leur donner les moyens d'être à leur tour entendus.

Dans cette même dynamique, Park People, un organisme à but non lucratif dont l'objectif est « *d'activer le pouvoir des parcs dans la ville* », invite les

Torontois à participer à la transformation de leurs parcs. Ils le font notamment en attribuant des subventions (2 000 \$ CAD) pour les projets et en soutenant leur porteur durant tout le déploiement. Park People attache une importance à servir toutes les communautés avec une attention particulière portée aux communautés défavorisées.

Comme Park People, de nombreux centres communautaires organisent des ateliers pour expliquer le fonctionnement de la ville et la manière dont il est possible de s'impliquer. Une démarche qui vise à inciter plus de personnes, aux histoires variées, à participer à la vie de leur environnement urbain.



Ces dernières initiatives en sont témoins, la ville réfléchit aujourd'hui à un modèle pour dépasser la « simple » consultation. En se basant sur le spectre de participation public proposé par IAP2 (*l'association internationale pour la participation publique*), l'enjeu est de **dépasser le stade de l'information et de la consultation pour réussir à impliquer, collaborer et déléguer.**



« Nous devons aller chercher ces communautés [défavorisées]. Elles n'ont jamais fait de demandes de subventions auparavant, elles n'ont jamais fait de programmation, ... Elles pensent souvent ne pas être « à la hauteur » pour demander un financement. »



Minaz Asani-Kanji
Directrice de diffusion
chez Park People



Ici, on donne aux enfants la possibilité d'expérimenter grâce au « jeu libre ».

ZOOM : Brick Works, le centre de démonstration d'Evergreen

Evergreen est une association canadienne centrée sur la recherche de solutions pour transformer les villes, en impliquant l'ensemble des parties prenantes.

Elle s'est installée depuis 2010 dans une ancienne usine de briques sur les hauteurs de Toronto. L'entreprise sociale l'a rénovée pour en faire « *un endroit où le monde peut faire l'expérience de pratiques durables qui permettent d'envisager des villes du futures florissantes.* »

Marché de producteurs locaux, air de jeux libres, activités et expositions pour tous les âges, ici se rencontrent citoyens, académiques, acteurs publics et entreprises locales.

À Toronto aujourd'hui, un projet est sous le feu des projecteurs internationaux : le quartier intelligent de Quayside, imaginé par Sidewalk Labs, société sœur de Google. Lancé fin 2017 suite à un appel à projet mené par Waterfront Toronto, société en charge de la revitalisation des rives de la ville, ce projet arrive dans quelques jours à un tournant majeur : celui de son entérinement ou de son rejet. Nous avons rencontré de nombreux acteurs qui semblent hésitants quant à la « pertinence » des consultations publiques menées par l'acteur privé. L'un d'eux nous explique que « *la consultation pour le projet de Sidewalk Labs était mauvaise. Ils disposaient de tous les outils pour mener une bonne consultation, mais la question pour moi était de savoir comment tout cela s'articulait ? Le processus n'était pas transparent ! Je me demande où allait mon feedback ?* ».

Cette même personne ajoute qu'un processus de consultation efficace doit être itératif et transparent : « *Il doit y avoir des points de contact avec le public, vous devez confirmer que ce que vous avez entendu était correct, vous devez convenir ensemble du point d'avancement pour pouvoir avancer. Et ce n'était pas le cas* ».

Si Sidewalk Labs avait déployé de nombreux moyens pour échanger avec les Torontois, la finalité de ces consultations tout comme la réelle volonté de co-construire ce projet de quartier restent questionnées. Qu'en est-il de toutes ces données et idées récupérées lors des « *open discussions* » ? L'opacité concernant le suivi de ces consultations publiques laisse certains des habitants sceptiques face à la démarche du géant.



Enfin, Sidewalk Labs a décidé en Mai 2020 de ne pas poursuivre le projet Quayside. Le PDG de la filiale d'Alphabet, Daniel Doctoroff, explique dans un communiqué : « *il est devenu trop difficile de rendre le projet de 5 hectares viable financièrement sans sacrifier des éléments essentiels du plan.* »

Des Torontois qui sont l'essence même de la ville

En pleine croissance, la ville fait face à des défis de taille. Elle dispose heureusement de nombreuses ressources pour les relever et notamment la richesse de la diversité de ses habitants. La ville et les organismes communautaires l'ont bien compris : leurs initiatives ont permis de rééquilibrer la représentativité et ainsi de permettre aux planificateurs de la ville de porter un regard plus juste sur celle-ci.

Les Torontois ont participé eux-mêmes à construire ce qu'est leur ville aujourd'hui : leurs idées et vision ont participé à la transformation de la capitale de l'Ontario. Du partage spontané de son opinion et de ses envies à l'intervention directe dans l'espace public, ils ont éveillé les consciences des transformations possibles. La municipalité a compris la puissance de cette participation et a donc fait le choix d'impliquer d'avantage. Au-delà des consultations publiques et des participations aux grands projets urbains, ces interventions créent une vraie dynamique propre à la ville. Une ville qui s'est donc façonnée à l'image de ses habitants dans toute leur diversité.

Mais si cette diversité est une véritable richesse, la mosaïque qu'elle constitue est à nuancer. Les communautés vivent les unes à côtés des autres mais un effort doit encore être fait pour renforcer la cohésion et l'unification.

Aujourd'hui les initiatives urbaines à plus grande échelle et pérennes sont le plus souvent portées par la ville et les organismes que par les habitants eux-mêmes. Annie Vandenberg, cheffe de projet chez Evergreen, l'entité derrière le centre de démonstration de pratiques durables Evergreen Brick Works, explique que le poids administratif pour monter des projets est handicapant et même si des efforts sont faits, cela explique pourquoi les initiatives « *bottom-up* » sont moins fréquentes.

Toronto semble devoir alléger ses lourdeurs administratives pour faciliter la participation et l'implication de ses habitants et voir fleurir encore plus d'initiatives citoyennes.

A black and white portrait of Rachel Lissner, a woman with long dark hair and glasses, wearing a dark jacket. The portrait is cut out and placed on a dark background.

Rachel Lissner
Fondatrice de la Young
Urbanists League



La diversité est une richesse pour la ville mais il manque une unification, une identité commune. Pour construire la ville que nous voulons, il est indispensable que les gens se rassemblent ! »



Nos coups de cœur



TORONTO REFERENCE LIBRARY

789 Yonge St



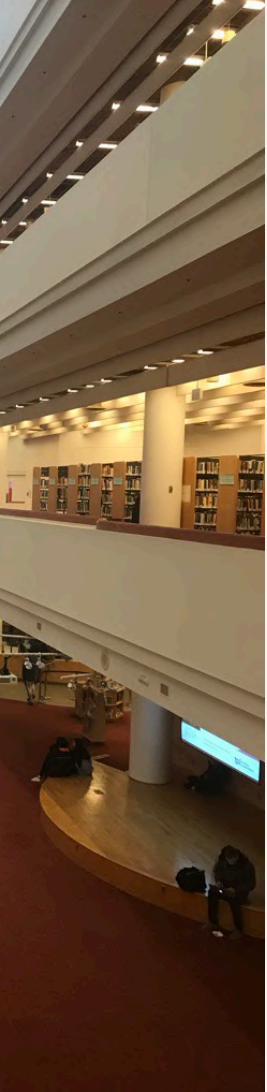
← UNE PAUSE CAFE ?

Vous trouverez à Toronto de nombreux cafés où prendre un café sur place ou à emporter : Fika à Kensington, HotBlack Coffee sur Queens, The Common, ...

Americano, Latte, Chai Latte, laissez-vous tenter !

S'éloigner de la ville en bateau pour aller visiter Ward Island. Qui sait, vous aurez peut être la chance de croiser Jimmy Jones, le maire informel de l'île qui vous racontera l'histoire de ce haut lieu du divertissement Torontois.

WARD ISLAND



// ST LAWRENCE MARKET

93 Front St E

Dans ce bâtiment qui a abrité le premier hôtel de ville de Toronto, vous trouverez un marché fastueux : des primeurs aux fromagers en passant par les traiteurs, ... de quoi vous régaler !

// The Annex Food Hall

384 Bloor St W

Que vous aimiez la gastronomie indienne, mexicaine, italienne, ... ici tout le monde trouve son bonheur. On commande aux différents stands et on vient manger sur les tables communes !

// Sea Witch Fish & Chips

636 St Clair Ave W

Dans un quartier un peu excentré, un excellent fish & chips, l'endroit d'où on a écouté le discours de Trump, qui casquette sur la tête, nous annonçait que la suite du parcours ne se ferait pas aux US...



STREET FOOD

A Toronto, on s'est lancées à l'assaut de la street food : hot dog, part de pizza à emporter, kebab, bagels : tout y est !

& UNE PETITE BIÈRE ?

♥ THE COMMUNIST'S DAUGHTER

1149 Dundas St W

On ne le savait pas en y rentrant, mais c'est une institution, qu'on vous recommande !

// Bellwoods Brewery

124 Ossington Ave

Pour déguster des bières brassées sur place : plus local que ça, vous ne trouverez pas !

Niagara Falls



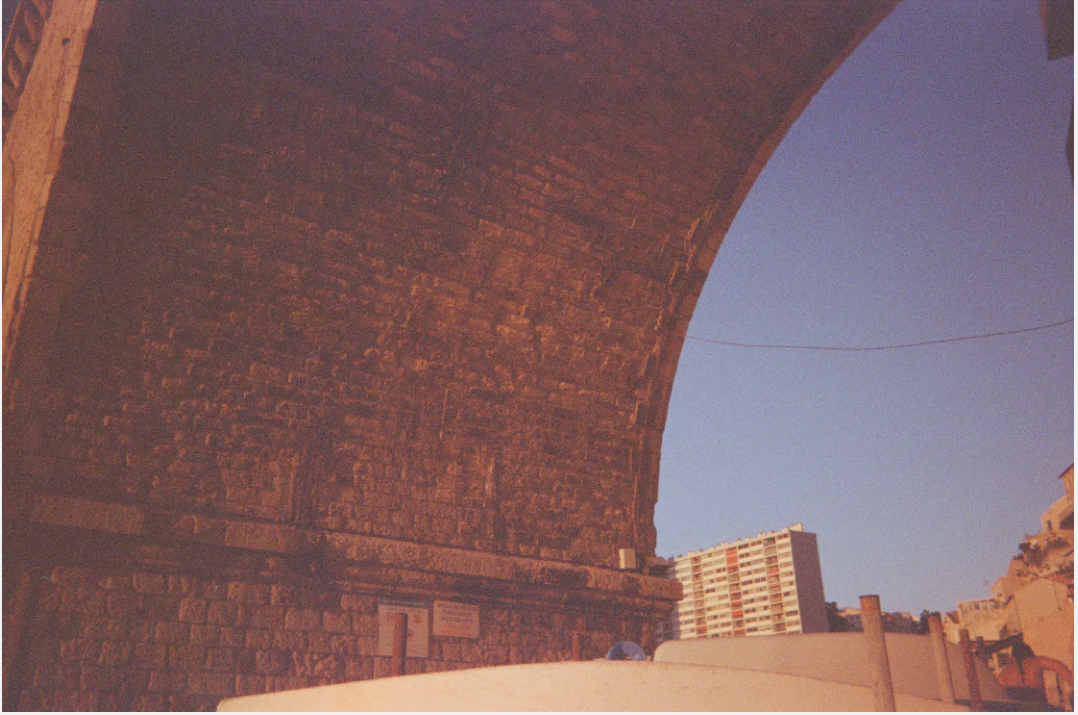


Un incontournable : les chutes du Niagara. C'est ce qu'on s'est dit en y allant et on peut vous le dire cette journée « *c'était le fun* » comme ils disent au Québec !

Première étape, le train nous dépose au beau milieu de terrains vagues, hôtels miteux et bâtiments abandonnés : on se demande où est-ce qu'on est tombées ... Après avoir suivi la rivière, on commence à entendre les chutes d'eau et voir de gros buildings. De l'autre côté on aperçoit les US.

Et puis on arrive dans la ville de Niagara Falls. Maisons hantées, casinos à gogo, fast foods, cinémas, attractions en tout genre : la ville entière semble s'être construite autour du divertissement... Si bien qu'on se demande où est la vraie vie.

Les chutes n'en demeurent pas moins impressionnantes : une énorme masse d'eau se déverse en continue au milieu de touristes aux yeux écarquillés !





hujje - confinées
hujje - confinées
*hujje - **déconfinées***





Le confinement nous ramène à l'échelle de la rue pour bien vivre en ville

[Premier] Confinement annoncé, projet avorté. Après avoir arpenté Montréal et Toronto, nous prenons à nouveau l'avion. **Retour à la case départ** : l'occasion de creuser de nouvelles pistes, de pousser certaines réflexions, de repenser certaines pratiques découvertes... **En bref, d'imaginer d'autres futurs possibles pour les villes de demain.**

Après la trêve hivernale, le retour des beaux jours est habituellement synonyme d'une nouvelle agitation dans les villes, les rues et les parcs se remplissent, les familles et les amis se retrouvent. Mais à l'heure du confinement [*Mars 2020*], la plupart des rues sont calmes et les parcs désertés, la ville agitée retrouve calme et sérénité. Cette vision temporaire et totalement inédite de la ville promet quelques aspects trop souvent négligés dans la conception de celle-ci. Plus que jamais, le renforcement du tissu local s'avère crucial tout comme la solidarité et la mixité sociale indispensables !

CHANGER D'ÉCHELLE POUR RENFORCER LE TISSU LOCAL

À l'heure du Covid-19, nos habitudes évoluent, nos déplacements quotidiens sont restreints, nos emplois du temps sont perturbés, notre notion du temps change, autant de choses qui nous semblaient encore impensables hier. Mais le virus a balayé toutes les règles établies et nous montre que d'autres modes de vie sont possibles. Désormais, la plupart d'entre nous sommes contraints de rester chez soi et les activités sont réduites à celles essentielles pour notre bien-être. Les citadins qui ont l'habitude de parcourir plusieurs kilomètres quotidiennement pour travailler ou faire leurs courses économisent désormais ce temps, qu'ils peuvent consacrer à d'autres occupations. **Nouveau rapport au temps et à l'habitat, on prend alors conscience d'autres priorités**, entre autres, celle de se retrouver avec soi-même et avec ses proches.

On vit dans un rayon d'un kilomètre : l'échelle n'est plus la même, notre espace de vie n'a plus rien à voir avec ce que nous avons l'habitude d'avoir. Comme la temporalité, la notion de proximité est bouleversée. Cela nous conduit à imaginer **des espaces plus restreints au sein des villes** : des quartiers autonomes qui, agrégés, forment une ville. Dans chacun de ces espaces restreints, chacun doit être capable de répondre à ses besoins et d'exercer sa profession comme ses loisirs. Ce concept, c'est celui du professeur Carlos Moreno.

En proposant **une vision de la ville polycentrique**, qu'il appelle la « ville quart d'heure », les déplacements sont choisis et non plus subis. Cette configuration permettrait à chacun de remplir ce que le professeur appelle les « *6 fonctions urbaines : se loger dignement ; travailler, produire dignement ; être en mesure d'accéder à son bien-être ; s'approvisionner ; apprendre ; s'épanouir* » dans un espace restreint. Un concept qui fait non seulement sens aujourd'hui pour les urbains contraints de rayonner dans un espace réduit mais aussi pour mieux endiguer la crise écologique, dont les villes sont grandement responsables.

Ainsi, en créant de nouvelles dynamiques au sein des quartiers, les habitants bénéficieraient d'une telle configuration, au même titre que l'économie locale et que l'écologie.

Utopiste il y a quelques temps, cette vision de la ville semble aujourd'hui plausible, si ce n'est souhaitable. Mais cette notion de proximité ne doit pas uniquement impliquer de repenser les infrastructures ; si les repenser est indispensable pour espérer changer d'échelle, c'est la proximité entre les habitants qui permettra **de renforcer le tissu local**. La sociologue et urbaniste autodidacte Jane Jacobs avait déjà exprimé il y a grand nombre d'années la nécessité de construire des villes denses, favorables à la mixité sociale et à l'échange. Dans sa conception de la ville, le développement d'un tissu local fort apparaît indispensable et le « retour à la rue » est un moyen d'y arriver.

UNE PLUS GRANDE MIXITÉ SOCIALE DANS LA VILLE DE DEMAIN

Un écrivain tchadien, Moustapha Dahleb, écrivait il y a quelques semaines sur la façon dont ce virus venait « *chambouler l'ordre établi* », il expliquait que « *nous sommes tous embarqués dans le même bateau, riches et pauvres* ». Alors, s'il est vrai que cette pandémie n'épargne personne, celle-ci ne touche pas de la même manière tout le monde. Au contraire, elle met en exergue des disparités qui existent en ville depuis bien longtemps. **Certaines personnes se retrouvent beaucoup plus exposées à la crise et à ses conséquences à venir : selon l'âge ou la classe socio-professionnelle, l'expérience n'a rien à voir.** Pour pallier ces disparités, aider les personnes les plus exposées et les personnes dont les conditions sont les plus précaires, de nombreux élans de solidarité ont déjà été mis en place.

Dans un même quartier cohabitent divers univers urbains : personnes âgées, enfants, personnes sans-abris, adultes, ... En temps normal, ces habitants se croisent mais s'ignorent. Chacun mène sa vie, vaque à ses occupations, sans se préoccuper de son voisin de palier ou du centre pour personnes âgées en bas de la rue. La mixité sociale est aujourd'hui inexistante dans la majorité des quartiers. Au-delà de la « *fête des voisins* », dont certaines peinent d'ailleurs à les rassembler, les échanges de biens ou de services entre habitants de quartier sont rares voire inexistants.

Aujourd'hui, la crise sanitaire nous invite à reconsidérer nos voisins, dont certains sont fragiles et isolés. Et les initiatives se multiplient : distribution de produits de première nécessité aux plus démunis ou aux voisins les plus fragiles, préparation de repas aux soignants, maintien d'un lien avec les personnes isolées, ...

Ces élans de solidarité nous montrent la nécessité de **renforcer le tissu social et de favoriser la mixité sociale** dans les villes de demain. Si cet enseignement peut être tiré de la crise, certains acteurs travaillent déjà à atteindre ces objectifs. À Montréal, nous avons rencontré Jérôme Glad, co-fondateur de La Pépinière – Espaces collectifs, un organisme incontournable du mouvement de placemaking au Canada. Le but de cet organisme est de développer ce qu'il appelle la « *seconde couche* ». Les aménagements des espaces sont la première couche, indispensables mais pas suffisants pour engager la formation d'un tissu social fort. Pour renforcer celui-ci, il faut engager tout le monde et créer un sentiment d'appartenance pour briser l'isolement social. Le but est de créer des projets simples et facilement accessibles qui s'ancrent dans la dynamique socioculturelle du quartier où ils sont situés. L'un des projets phares de l'organisme est le Village au pied du courant. Né d'un projet de réappropriation citoyenne, cet espace convivial rassemble l'été de nombreux résidents du quartier, sans considération d'âge ou de catégorie socio-professionnelle. En France également, plusieurs acteurs travaillent pour renforcer la mixité sociale de quelques quartiers.

La réussite de certains projets n'est plus à prouver, comme c'est le cas avec Les Grands Voisins à Paris ou Coco Velten à Marseille entre autres. Centres d'hébergements, accueil de jour, espaces pour les entrepreneurs sociaux, restaurants solidaires d'insertions... **ces tiers-lieux aux usages multiples font cohabiter des résidents qui n'ont pas l'habitude de se rencontrer.** Ces deux espaces hybrides, connectés à leur quartier, accueillent divers projets, acteurs et habitants et créent ainsi une nouvelle dynamique locale, tout en favorisant la mixité sociale.

Une association parisienne a bien compris cette nécessité de proximité : **les Hyper Voisins** - *laboratoire d'innovation sociale du 14^{ème} arrondissement de Paris fondé par Patrick Bernard* - renforcent le lien social entre plus de 15000 voisins. L'association connecte les habitants entre eux en créant des événements locaux et en les faisant participer dans des projets de quartier, tels que le lancement du Quartier zéro déchet avec l'installation de composteur ou la mise en place d'ateliers pour apprendre à créer ses propres cosmétiques, ou encore la Table d'Aude qui rassemble chaque année plusieurs centaines d'habitants, sans condition d'accès. L'association crée une nouvelle énergie dans ce quartier, celle de la solidarité !

LA CONCEPTION DE LA VILLE À L'ÈRE DU CONFINEMENT

Le confinement nous invite à imaginer **une nouvelle conception de la ville**, où la proximité et la mixité sociale seraient indispensables à l'équilibre de la ville et de ses habitants. Paradoxalement, dans un monde hyper-connecté, nous avons perdu le lien social fort qui pouvait exister avant. Repenser la proximité de la ville est un moyen indéniable de retrouver ce tissu local. En recréant une dynamique locale, en rendant les infrastructures plus polyvalentes, les habitants des quartiers seront plus à même de se croiser et d'échanger, renforçant ainsi la mixité sociale, elle-même indispensable dans la ville de demain.



Une interview de son fondateur, Patrick Bernard, à retrouver juste après !



À la rencontre de la République des Hypers Voisins

La République des Hyper Voisins est une association qui se présente volontiers comme un laboratoire d'innovation sociale dans le 14^{ème} arrondissement de Paris. En renforçant les liens entre plus de 15.000 voisins, ce laboratoire promeut la vie de quartier et la solidarité, des dynamiques essentielles durant cette période inédite. Nous sommes parties à la rencontre de **Patrick Bernard**, son fondateur, pour évoquer la genèse de ce mouvement, son fonctionnement, son impact sur le quartier et les répercussions de la crise sur celui-ci.

huje : *Quelle idée se cache derrière la République des Hyper Voisins ?*

Patrick Bernard : Ça commence il y a 3 ans, en avril, dans l'arrière-salle d'un restaurant de quartier, entouré d'une poignée de voisins. Jusqu'alors, j'avais travaillé seul : lu mes petits bouquins, rencontré pas mal de gens et fait mes gammes car ce n'était pas un secteur dans lequel j'avais des compétences particulières, donc j'ai appris. Et en avril 2017, j'ai commencé à associer mes plus proches voisins au projet.

Tout est parti d'une observation. Dans la boutique qui jouxte le restaurant où nous tenons nos réunions, il y a un primeur qui s'appelle Nassim. Le matin quand les enfants passent pour aller à l'école, ils viennent tous faire la bise à Nassim. Et à la sortie de l'école, on pouvait entendre des phrases comme « *Oh ta mère m'a dit que tu avais eu une mauvaise note, c'est quoi cette histoire ? Je te donnerai plus de*

cerises.» En fait, Nassim connaissait tout le monde et tout le monde connaissait Nassim. Mais ce qui sautait aux yeux, c'est le fait que tous les gens qui connaissent Nassim ne se connaissent pas entre eux. Cela a donné un cadre à la fois simple et évident au projet : j'allais donc consacrer mon temps à connecter entre eux tous les gens qui connaissent Nassim. Restait à savoir comment...

L'intuition de départ était : **si on stimule et dynamise les interactions entre des personnes qui vivent dans un même territoire, on finit par créer une valeur, une richesse.**

Et cette richesse -que l'on appelle communément convivialité- plutôt que de la réduire à un simple bon sentiment, nous proposons de l'envisager sous l'angle d'un actif économique dans la perspective de « *penser la ville de demain* ». Un actif qu'il serait bon d'évaluer, de mesurer, en incluant d'emblée dans la démarche un volet recherche-action.

Mais l'enjeu principal du projet sera sa capacité à définir les conditions dans lesquelles une collectivité territoriale pourra investir dans la convivialité, à la manière d'un investisseur classique, pour en attendre un retour concret, d'abord pour le bien-être de des habitants mais également pour performer certaines politiques publiques.

huje : *Et concrètement, comment ça a démarré ?*

Patrick Bernard : Sur la manière de faire, je n'avais pas d'idées particulières. Mais l'exemple quotidien de Nassim a esquissé la méthode et mon boulot s'est naturellement consolidé, jour après jour, par mimétisme. D'abord, il a fallu dessiner un territoire, à l'instar d'une zone de chalandise. Pour cela, je suis allé à l'APUR (Atelier Parisien d'Urbanisme), j'ai sélectionné 5 IRIS (unités statistiques de l'INSEE) pour définir un territoire recouvrant 70 hectares, irrigué de 53 rues et peuplé de 15 000 habitants. Et c'est à partir de ce simple dessin que s'est créée la République des Hyper Voisins. Pour susciter l'adhésion au projet, le teasing a été volontairement minimaliste et la naïveté du propos parfaitement assumée : dans cette République des Hyper Voisins, le seul but annoncé était de transformer un voisin qui dit bonjour 5 fois par jour en hyper voisin qui dit bonjour 50 fois par jour. Et c'est cette petite histoire que j'ai commencé à raconter à mes voisins. Donc, la première réunion en avril 2017 a été un regroupement de personnes, autour d'une question clef : **comment trouver les bons dispositifs et les bonnes pratiques pour parvenir à connecter les gens entre eux**. On a commencé par se réunir tous les samedis ; et tous les samedis, Nassim prenait les clients par la main et les amenait au restaurant en disant : « *Tiens, va voir Patrick, il est sympa, je ne sais pas très bien ce qu'il veut faire mais ça devrait te plaire.* » L'idée était juste d'échanger : « *Est-ce que vous êtes d'accords avec le fait qu'on se dit moins bonjour qu'avant ? Peut-être pas assez ? Et quelles sont les bonnes méthodes pour pouvoir changer ça ?* ». Et pour répondre à cette question, nous avons très vite

axé nos choix sur la création d'un événementiel de qualité. Tout en faisant bien comprendre que notre but n'était pas, in fine, d'animer le quartier mais de connecter les gens. L'évènementiel étant le moyen d'y parvenir, pas la finalité.

huje : *Pourrais-tu évoquer les événements emblématiques que tu as montés avec la République des Hyper Voisins ?*

Patrick Bernard : Le premier événement qu'on a mis en place, c'est la Table d'Aude. Quand on identifie les vecteurs de liens sociaux, on s'aperçoit vite que la nourriture partagée arrive souvent en première position. Le projet a donc été de transformer la rue de l'Aude en un énorme banquet. Des voisins plus raisonnables que moi ont, dans un premier temps, un peu tempéré les ardeurs. « *Tu ne connais pas bien le quartier, ici c'est plutôt peinard. Ce n'est pas le 14ème le plus actif, commençons par faire le banquet dans une impasse et si on arrive à mettre 50 personnes autour des tables, ça sera formidable.* ». Il a donc fallu s'entêter un peu, former le rêve et entraîner les plus indécis. On a eu quelques déconvenues avec la météo, on a repoussé, mais le jour J, on a eu 700 personnes attablées. Le principe c'était qu'on préparait une belle table, avec une belle nappe, des chemins de table, des décorations faites par les enfants, des fleurs des fleuristes du quartier, ... Une table qui faisait à l'époque environ 250m. Ça a été un vrai succès : il y avait des fanfares partout, de la musique, les impasses étaient remplies d'enfants, tout le monde était ravi ! Depuis, lors des deux éditions suivantes, on a intégré une autre rue attenante et rallongé la table qui fait désormais plus de 400 m de long et accueille 1000 convives.

Cette Table d'Aude a été le déclencheur... et il a fallu enchaîner ! On a fait des carnivals pour les enfants puis, l'hiver arrivant, on s'est mis à distribuer chocolats chauds et chouquettes gratuitement dans la rue juste pour interpeller les gens, on a transformé des impasses en salles de cinéma en enlevant les voitures, en tendant une toile au fond de la rue et en installant 300 chaises. L'autre grand événement, ça a été la Garden Coty. Un dimanche matin, les gens se sont réveillés avec des affiches électorales « *Votez René Coty, notre Rais à nous* », en référence à OSS 117. En même temps, on a transformé le parc Montsouris en Élysée avec des gardes républicains, des enluminures sur les grilles, des grands tableaux en aluminium de René Coty façon Obama, le tapis rouge à l'entrée du parc et une vingtaine de barnums sur la pelouse. Jean Dujardin nous a même fait la promotion de notre événement ! Et résultat, 2000 personnes étaient présentes et on a diffusé le film d'OSS 117 sur un très grand écran.

Cette dynamique événementielle a donc eu plusieurs objets : créer du lien entre les bénévoles, contribuer à notre notoriété auprès des riverains et nous faire gagner en légitimité auprès de la collectivité.

huje : *Pour créer du lien entre voisins, quel(s) dispositif(s) mettez-vous concrètement en place ?*

Patrick Bernard : Le dispositif central est ce qu'on appelle « l'ami du quartier : une personne qui dédie 100% de son temps pour connecter les gens, pas seulement grâce à ses qualités empathiques mais surtout grâce à un ensemble de micro-dispositifs locaux, une sorte de boîte à outils, que nous avons expérimentés depuis trois ans. C'est aussi une personne qui s'intéresse aux enjeux urbanistiques de

son quartier. Par exemple, il peut discuter avec des propriétaires de baux commerciaux vides pour que les commerces soient en adéquation avec les besoins des habitants du quartier. Il peut aussi s'allier avec des professionnels de santé pour créer une maison médicale dans le quartier, aider à la végétalisation des rues ou contribuer à mettre en place une collecte de déchets ménagers avec le soutien de la mairie. A travers son action, les habitants peuvent ainsi devenir les architectes de leur quartier et ça permet de transformer l'espace public en bien commun, ce qui change tout !

Ce qui sera répliquable dans le futur dépend donc de la qualité de ces dispositifs.

On peut donner quelques exemples. On parle souvent de la communauté des trentenaires qui a du mal à amener les enfants à l'école à l'heure. Il suffit de les relier à la communauté des jeunes retraités qui sont dynamiques et souvent demandeurs de lien social. Pour cela, on crée le pédibus, un outil qui lie ces deux communautés, qui forme les jeunes retraités à l'accompagnement des enfants et permet ainsi de prendre le relais des parents débordés.

Un autre exemple, on n'a pas de poissonnier dans notre quartier alors que les amateurs de poisson sont nombreux : on a donc monté le Fish Club, en direct avec un petit pêcheur normand, auprès duquel chaque personne du quartier peut passer commande. Le samedi on met en place un petit stand pour les ventes, où une Fish Team composée d'habitants donne le coup de main à notre pêcheur. Des outils de ce type, il y en a des dizaines qui peuvent être mobilisés au quotidien.

huje : *Quelles sont les limites que tu imagines au système de « l'ami de quartier » ?*

Patrick Bernard : La continuité du projet, par delà l'investissement personnel de son fondateur, a été très vite identifiée comme le gros point de vigilance de la démarche. J'ai souvent entendu cette remarque : « *Le projet marche parce que tu t'y consacres à plein temps mais le jour où tu le laisses, on se demande ce qui va se passer* ». C'est une remarque classique qu'entendent beaucoup de porteurs de projets mais nous l'avons prise très au sérieux. Nous avons donc repensé la réplication du dispositif « ami du quartier » en le

réorientant vers un cadre de formation-apprentissage de 3 ans et non plus en l'imaginant comme un métier à durée indéterminée.

Des discussions sont entamées avec des grandes écoles, des universités pour imaginer une formation certifiante, et pourquoi pas plus tard qualifiante, d'ingénieur social ou d'architecte social, qui conduirait à un métier doté d'une double compétence : à la fois celle d'un conducteur de projet avec une capacité à faire émerger des projets locaux mais aussi celle d'un «acteur positif» à l'échelon extra-local entre l'habitant et les services de la ville.



Une « Université des amis du quartier », associant la collectivité et certains acteurs privés pourrait alors piloter le recrutement, valider les acquis et les retours d'expérience de ces « amis du quartier ».

huje : *Comment imagines-tu les villes de demain ?*

Patrick Bernard : Je me contenterai humblement d'imaginer la ville où je vis. A Paris, dans cette ville très dense, une piste intéressante pourrait être de combiner deux approches très complémentaires : celle (descendante) exprimée par la Maire de Paris quand elle prône une « *Ville du quart d'heure* », une ville qui optimiserait la mobilité de ses habitants en plongeant ses racines au plus près des préoccupations quotidiennes des habitants, et celle (montante) qui consisterait à remailler la ville en territoires de vie beaucoup plus réduits, des villages, à l'intérieur desquels il s'agira d'encourager le citoyen à devenir acteur de son quotidien.

Reste que fabriquer un village dans la ville ne se décrète pas, on ne va pas d'autorité tracer des frontières, il faut interroger les gens, savoir où ils rayonnent, où ils ont leurs habitudes, essayer de comprendre jusqu'à quelles rues ils se sentent chez eux. Et lorsqu'on agrègera toutes ces « cartes » de territoire, on pourra visualiser sur le plan de la ville des « territoires de vie », des territoires définis par la densité des activités. Ces villages, il n'est pas incongru d'en imaginer jusqu'à 150 dans Paris et, si l'on veut bien considérer que ces territoires ne doivent pas dépasser chacun 5000 habitants pour que les interactions demeurent possibles, alors c'est environ le tiers de la population parisienne qui pourrait être impactée par cette nouvelle organisation.

Avec, si l'on positionne un ami du quartier dans chacun de ces villages, des gains potentiels sur l'apaisement des quartiers, la propreté, la mobilité, les stratégies zéro déchet, la résilience, etc. Donc faire de Paris un vrai laboratoire (à l'échelle) de la transition urbaine.

huje : *Dans une récente interview, tu dis vouloir faire de ces voisins des "maîtres d'ouvrage de l'espace public". Aujourd'hui, quelles relations souhaites-tu construire avec la municipalité ?*

Patrick Bernard : Je crois que sur certains projets, **on a besoin d'inventer un nouveau cadre juridique susceptible de légitimer l'implication citoyenne.** Je vais prendre en exemple un de nos projets, « *Et toi, tu ferais quoi à ma Place ?* », qui se propose de transformer la Place des Droits de l'Enfant en place de village. Ce projet nous a amenés à faire l'été dernier une consultation publique pour questionner la pertinence de notre proposition auprès de nos voisins. Des questionnaires nous ont permis de définir les attentes des riverains : animer la place, la piétonner, la végétaliser, l'équiper en mobilier urbain léger. À la suite de cette première phase, nous avons constitué une équipe d'urbaniste, d'architecte, de paysagiste du quartier qui a dessiné le projet que nous avons présenté à la Mairie. La suite, ça a été des réunions régulières avec les services techniques (services de la voirie, la direction des espaces verts, etc.) afin de chiffrer le chantier et se répartir la charge de travail. Or, cette co-conception, si elle s'apparente à une co-maîtrise d'ouvrage, ne peut, dans les faits, réellement en être une car nous évoluons sur l'espace public et sans délégation. Mais cette expérimentation ouvre cependant un vaste champ de



© Le Parisien



Rue de l'Aude (XIVe),
 Septembre 2019 : les
 habitants du quartier se
 rassemblent autour d'un
 énorme banquet. Petits et
 grands partagent un moment
 de convivialité, dans une rue
 comble !



© Facebook / Les Hyper Voisins

collaboration, entre les citoyens et la collectivité, qui tout en s'appuyant sur l'expertise professionnelle des services techniques autorise une implication très poussée des riverains dans l'aménagement de leur environnement quotidien.

Reste, si l'on souhaite modéliser ce type de fonctionnement, qu'il faudra inventer un cadre à cette implication. **Un cadre d'action, mais également un cadre juridique qui puisse légitimer l'action positive et d'intérêt général de certains citoyens sans qu'elle soit contestée sur le terrain du droit.**

Au delà de la co-conception de l'ouvrage urbain qui restera par définition une action minoritaire, ce cadre juridique pourrait par contre parfaitement en border la maîtrise d'usage, c'est-à-dire la capacité d'une organisation citoyenne à maîtriser l'usage d'un bien public. Pour reprendre l'exemple de la Place des Droits de l'enfant, l'enjeu véritable de cet espace co-conçu, plus que la modification de sa voirie, est l'usage que l'on fera de cette place de village. En d'autres termes, son emploi du temps : quelles seront les activités qui pourront s'y dérouler, du lundi matin au dimanche soir, sur lesquelles les riverains s'accorderont et quels outils mettrons-nous en place pour en maîtriser les usages afin qu'ils correspondent aux vœux initiaux. Pour rendre tout cela possible, nous proposons de réfléchir aux termes de ce qui pourrait devenir une « *délégation de service public citoyenne* » avec, d'un

côté, des contrats d'objectifs à respecter émis par la collectivité et, de l'autre, des moyens mis à la disposition de collectifs ou d'associations locales pour y parvenir. Avec toujours le même pari : plus le citoyen est impliqué dans son territoire, plus il se l'appropriera, le respectera et l'entretiendra.

huje : *Pour finir, quels impacts le confinement a-t-il eu sur la République des Hyper Voisins ?*

Patrick Bernard : Le confinement a réellement été un accélérateur de la République des Hyper Voisins. Il y a eu une réceptivité exceptionnelle des gens du quartier durant cette période. En deux temps trois mouvements, tout le monde s'est transformé en fabricants de masques, de calots, de blouses pour l'AP-HP. On s'est tous mobilisé pour faire des gâteaux aux soignants, pour le SAMU social, pour les EPADH. Chacun s'est enquis du sort de la voisine âgée au troisième gauche, nous avons pris en charge un centre d'hébergement d'urgence qui venait de se monter dans le quartier (dons en nourriture, vêtements, soutien scolaire à distance pour les enfants, etc.). Tout le monde voulait s'impliquer mais surtout, tout le monde a ressenti le besoin de l'autre. Et cet élan, qui a certes existé un peu partout, a pris une telle mesure dans notre quartier que nous avons la faiblesse de penser qu'il est en grande partie dû à tout notre travail de mise connexion depuis trois ans. La convivialité, quand elle est dynamisée durablement et avec méthode dans un territoire, assure sans l'ombre d'un doute une plus grande résilience à ce même territoire. Ou en d'autres termes : plus la ville ressemble à un village, plus elle est résiliente.



**LA RÉPUBLIQUE
DES HYPER VOISINS**

En une phrase, la République des
Hyper Voisins a réussi son pari.
Un village niché dans le 14ème
arrondissement de Paris où
proximité, solidarité et
appropriation de l'espace sont le
quotidien des habitants du
quartier.

Un bel exemple de « *droit à la
ville* » que nous avons hâte de
voir fleurir dans d'autres
territoires !





La crise sanitaire va-t-elle nous faire entrer dans l'ère de l'urbanisme tactique ?

En temps normal, il est relativement difficile d'opérer des changements radicaux dans nos villes. On voit rarement une voie pour véhicules motorisés être réallouée aux mobilités douces du jour au lendemain. L'un des premiers freins à cette disruption urbaine est l'incapacité de se projeter dans d'autres modes de fonctionnement. Pour le lever, il faut expérimenter, mais là encore, les obstacles sont nombreux. Et à l'heure où chacun se demande si les changements que l'on voit s'opérer pendant la crise sanitaire sont durables ou non, nous vous proposons d'aborder le sujet de la disruption urbaine. Parce qu'aujourd'hui, des changements sont envisagés, et c'est déjà un grand pas.

Beaucoup voient un rapprochement entre l'urbanisme tactique et les nouvelles installations ou modifications urbaines qui s'opèrent pendant le confinement.

L'URBANISME TACTIQUE OU COMMENT DISRUPTER NOS VILLES

L'urbanisme tactique est un modèle d'intervention urbaine reposant sur 3 piliers : petite-échelle, low-cost et temporaire, théorisé par Mark Lyndon dans *Tactical Urbanism : Short Term Action, Long Term Change* (2011). Cette pratique propose la mise en place temporaire d'installations ou plus simplement de modifications dans l'espace public. Comme le souligne le titre de Lyndon, il s'agit d'abord d'une approche court-termiste, mais sa visée est en réalité beaucoup plus ambitieuse. Remise en question de l'allocation des voiries ou de l'utilisation d'un espace public, l'urbanisme tactique se veut revendicatif et s'impose comme un véritable outil pour imaginer d'autres futurs possibles.

L'une des actions fondatrices du mouvement est celle du collectif Rebar à San Francisco, à l'origine de l'initiative mondiale Parking Day, initiée en 2005. Rebar appelle à la réappropriation, le temps d'une journée, de places de parking. Cette initiative qui questionne l'emprise de la voiture sur les espaces publics, on la retrouve désormais ici en France. Installation d'une piscine à bulle, d'une aire de pique-nique, d'une installation artistique, ... Autant d'éléments qui sont à même de réinventer ces espaces bitumés de 2,5

mètres sur 5 ! Derrière ces installations, programmées pour ne durer que 24h, une revendication réelle et de long terme. Les passants ont ainsi l'opportunité d'imaginer ce que pourrait être une ville moins tournée vers la voiture. Des aperçus de futurs possibles qui pourraient, une fois l'événement passé, être toujours désirés. La simplicité des actions n'enlève donc en rien à leur puissance de transformation !

Durant notre périple canadien, nous avons croisé de nombreux autres exemples, notamment à Toronto. Face au manque de mobilier urbain et avec l'idée que les rues ne sont pas juste des moyens pour aller d'un point A à un point B, des jeunes urbanistes ont lancé #SitTO en 2016. Cette initiative consistait à installer clandestinement des chaises pliantes dans l'espace public, la mobilité de ces chaises permettant aux Torontois de les déplacer selon leurs envies. Ce véritable exercice d'appropriation de la ville a livré de précieuses informations sur les besoins et les opportunités en termes d'installations de chaises ou de bancs dans l'espace public, notamment via la publication de photos des chaises sur twitter avec le hashtag #SitTO qui permettait de partager la localisation et la disposition de ces installations. Là encore l'objectif est d'impulser une réflexion et d'inspirer via une intervention temporaire, à bas coût et petite échelle.

ENVISAGER LA VILLE DIFFÉREMMENT AVEC LE CONFINEMENT

La pandémie qui nous frappe oblige les villes du monde entier à s'adapter. Partout sur la planète, nous sommes contraints de réduire nos trains de vie, de nous distancier des autres, d'adapter nos périmètres de vie... La crise dérogeant au fonctionnement normal de nos villes, nous sommes incités à réfléchir aux fonctions des différents espaces urbains. Elle nous fait imaginer et expérimenter de facto d'autres possibilités.

Par exemple, jusque-là, la fonction première d'une majorité des rues tenait à la circulation de véhicules à moteur. Les restrictions imposées ont conduit à une évolution temporaire de cette fonction : télétravail massif, suspension d'activités et absence de déplacements ont incroyablement réduit les flux de véhicules. Ces espaces ont donc été envisagés pour répondre à d'autres fonctions. Enfermés chez soi, les habitants des villes éprouvent plus que jamais un besoin d'espace pour pouvoir s'aérer tout en respectant les règles sanitaires. C'est pourquoi des villes américaines comme Boston ou Oakland ont fermé plusieurs tronçons routiers pour les ouvrir aux piétons et aux vélos et ainsi désengorger les parcs.

À même de s'accommoder de la distanciation sociale et adapté aux déplacements dans un périmètre restreint, le vélo n'a jamais été aussi tendance ! Ces événements ont fait expérimenter aux villes l'utilisation de la petite reine à grande échelle. Des pistes cyclables temporaires ont fleuri partout dans le monde ces derniers mois, que ce soit via des délimitations temporaires à l'aide de plots, en élargissant

une piste cyclable existante ou en fermant des rues à la circulation. En France, des villes comme Montpellier et Toulouse, entre autres, s'y sont déjà mises.

De nombreux articles évoquent ces pistes cyclables et autres installations éphémères dites de l'urbanisme tactique : nous voyons dans ce mouvement une vraie dimension bottom-up. Pour nous, l'essence même de l'urbanisme tactique réside dans le fait qu'il est porté par des citoyens. Son caractère éphémère et frugal, nécessaire pour le déploiement rapide d'actions pendant le confinement, justifie ce rapprochement.

Ces actions permettent d'ouvrir une discussion sur de futurs aménagements possibles. Espérons donc voir émerger demain de nouveaux plans de circulations plus ouverts aux mobilités douces !



Transformer des poubelles,
en bac à plantes ?
Une manière de végétaliser
les rues de manière
frugale, temporaire et
spontanée !

@Nancy



MAIS LES CHOSES VONT-ELLES RÉELLEMENT CHANGER ?

La situation actuelle nous force à vivre différemment, à changer nos habitudes ; le confinement entrave les fonctionnements habituels des villes et de nos vies. Mais cela nous laisse envisager des futurs différents en nous montrant que oui, on peut vivre différemment ! De nombreux articles explorent ces nouveaux futurs possibles.

Mais est-ce que les choses vont réellement changer une fois le déconfinement annoncé ? Cette question de la durabilité est au cœur de toutes les interrogations.

Cette expérience inédite peut à nos yeux constituer une véritable opportunité ! Nous pensons que le changement peut s'opérer à l'échelle individuelle : via l'adoption de nouvelles habitudes comme le choix de soutenir son écosystème local, de repenser ses déplacements ou de se tourner davantage vers le télétravail. Peut-être que demain, nous privilégierons la marche ou le vélo aux transports en commun. Peut-être que demain nous chercherons à vivre dans de plus petits périmètres ; où l'on peut à la fois travailler, s'amuser, habiter. Peut-être que demain nous accorderons plus d'importance à la vie de quartier, après l'avoir explorée dans ses moindres recoins et y avoir découvert puis tissé de nouvelles solidarités.

Tous ces "peut-être" nous laissent penser que demain, il y aura du changement ! Si le changement peut sembler individuel dans un premier temps, le long terme pourrait faire naître un changement collectif dans un deuxième temps. C'est en tout cas ce que nous osons espérer !



Coco Velten : lieu éclectique d'inclusivité et de transformations locales

À côté de la gare Saint-Charles à Marseille, dans le quartier populaire de Belsunce, c'est une belle matinée ensoleillée. Travailleurs et joueurs de baskets, buveurs de café, enfants du quartier ou voyageurs curieux se retrouvent à Coco Velten, ce lieu éphémère « d'accueil et d'escale ». On s'installe sur l'une des tables de La Cantine pour profiter d'un café avant d'attaquer la visite des lieux. Autour de nous, quelques entrepreneurs s'agitent tandis que des jeunes disputent un match sur le terrain de basket jouxtant le bâtiment. Initié par la Préfecture de Région et porté par Yes We Camp, Plateau Urbain et le Groupe SOS, ce lieu répond à une volonté de renouvellement urbain et promeut la cohabitation des activités sociales, économiques, citoyennes et culturelles.

COCO VELTEN : UN PROJET D'OCCUPATION TEMPORAIRE EN PLEIN CŒUR DE BELSUNCE

Coco Velten, c'est d'abord une résidence sociale avec 80 places pour les personnes sans-abris, c'est aussi un espace de bureaux pour une quarantaine de structures sociales et c'est enfin un espace ouvert sur le quartier, qui propose des animations culturelles, sportives et artistiques.

Situé dans les locaux de l'ancienne Direction des routes, ce projet est né en 2017 sous l'initiative d'un laboratoire de la Préfecture de la Région PACA, le Lab Zéro. Ce laboratoire d'innovation publique, qui associe l'État avec les acteurs du terrain, a un objectif clair : celui de réduire le nombre de sans-abris dans les rues de la ville. L'idée derrière le projet Coco Velten était donc de capitaliser sur une ancienne friche urbaine pour pouvoir offrir des logements aux personnes sans-abris.

Afin de faciliter la gestion des lieux et en s'inspirant du succès des Grands Voisins, un projet d'occupation temporaire situé dans le 14^{ème} arrondissement de Paris, la Préfecture s'est rapprochée de deux acteurs impliqués dans l'urbanisme transitoire, Yes We Camp et Plateau Urbain. L'association Yes We Camp est en charge de la gestion globale du site tandis que Plateau Urbain contribue à l'accompagnement des acteurs

culturels, associatifs et de l'économie sociale et solidaire. Elle s'est également rapprochée du groupe SOS Solidarités, un acteur local, en charge de la partie habitation sociale du site. Ce trinôme en charge du pilotage du lieu défend des valeurs communes, celles de la coexistence et de la bienveillance, de la création du lien social et de l'expérience.

Il a ensuite fallu attendre début 2018 pour que le groupement se voit accorder l'autorisation préfectorale et signe ainsi la convention d'occupation précaire. S'en suit une période d'appels à candidature pour sélectionner les porteurs de projets et plusieurs démarches participatives pour impliquer les riverains et co-construire ce lieu. Le projet était, dès lors, bel et bien en route. Mais comme tout projet, cela n'a pas toujours été un long fleuve tranquille et un diagnostic d'amiante est venu retarder le lancement du lieu, qui a finalement ouvert ses portes avec quelques mois de retard.

Aujourd'hui le lieu est ouvert 5 jours sur 7 et vous accueille aussi bien pour un déjeuner à La Cantine que pour une projection de film dans la Halle, ou encore un atelier jardinage sur le toit terrasse.



UN PROJET INCLUSIF EXPÉRIMENTANT DE NOUVELLES COHABITATIONS

Situé dans un quartier prioritaire de Marseille, le tiers lieu a été pensé pour favoriser la mixité et répondre aux enjeux sociaux locaux. Le lieu héberge 80 personnes dans une résidence hôtelière à vocation sociale gérée par le Groupe SOS. Et ces 80 personnes cohabitent avec une multitude d'acteurs venant sur site : professionnels hébergés, passants venant boire un café, gens du quartier, ... Ici les barrières sont levées !

Pensé comme inclusif, le lieu a développé différents leviers d'action. Et notamment un ensemble de mesures permettant de lever la barrière du prix. La programmation est gratuite ce qui garantit à tous de pouvoir profiter des activités diverses et variées. La Cantine, le lieu de vie de Coco Velten est lui pensé espace de socialisation pour tous : tous les budgets, toutes les professions, tous les milieux se côtoient. On peut y prendre café et thé à prix libre ou prendre un repas suspendu : une option qui permet de payer en plus de son repas, un second repas pour quelqu'un qui n'en aurait pas les moyens, on peut aussi profiter du "Mercredi prix libre" un repas dont les profits ira à l'instance organisatrice,... En bref, à La Cantine, tout le monde est invité à s'attabler, discuter et profiter d'un moment de convivialité.

L'inclusivité passe également par des nouvelles formes d'engagement. Ici, la dimension participative est omniprésente que ce soit pour des chantiers, pour la gouvernance ou

encore pour le choix de la programmation. En ce qui concerne la gouvernance, différents dispositifs ont été mis en place pour pousser la participation : conseil de vies tous les deux mois réunissant tous les « Cocos » (utilisateurs du lieux) et tous ceux voulant s'impliquer, un slack commun, un carnet du conseil de vie permettant de partager des remarques, de faire des propositions, ... Chacun est également invité à apporter sa touche à la programmation, dont l'éclectisme reflète la diversité des Cocos.

Le soir de notre visite, on nous propose un concert de rap, on nous invite à une projection le samedi suivant ou à une soirée swing : il y en a pour tous les goûts !

Coco Velten héberge aussi 40 associations, artistes et entreprises (notamment de l'ESS) répartis sur 1200m² de bureaux et ateliers. Mais ici, on se mélange ! Pas question de répartir les occupants par métier : chaque étage héberge des structures d'horizons variés. Sur le même palier se côtoient artistes, entrepreneurs de l'ESS, torréfacteur, entreprise de conseil, ... Un mélange qui assure une « pollinisation croisée » : certains échangent des compétences, d'autres des conseils ou des histoires.

Ici, tout le monde a sa place ! Coco Velten fait cohabiter des groupes sociaux et métiers qui n'ont pas l'habitude de se croiser en temps normal. Et cette volonté de décloisonner des mondes dépasse l'enceinte du bâtiment : le projet a été construit pour être ouvert sur le quartier.



« L'îlot Velten », l'espace central au cœur des différentes institutions sociales et culturelles du quartier, s'est lui aussi radicalement transformé avec le projet. L'espace a été repensé pour devenir un lieu de vie profitant des dynamiques préexistantes des structures installées.



UN ESPACE CONNECTÉ À SON QUARTIER

Dès sa conception puis lors de son déploiement, le lieu a été imaginé avec les habitants du quartier. Plusieurs démarches participatives ont été mises à l'œuvre pour assurer la représentativité des habitants du quartier et des personnes qui investissent les lieux. Par exemple, les "*Mardis Coco*" ont permis, pendant la conception du projet, de consulter les citoyens pour capter leurs besoins. Mensuellement ont également lieu les "*Conseils de vie*", qui permettent aux différentes parties prenantes du projet de discuter de sa stratégie.

L'ouverture au quartier ne se limite pas à des démarches consultatives. Il y a derrière cela une réelle volonté de faire

de ce lieu un vecteur de lien social au sein du quartier.

En proposant une programmation gratuite et variée, Coco Velten entend bien permettre aux habitants du quartier d'investir les lieux comme ils le souhaitent. Il y a par exemple les ateliers de végétalisation, qui se déroulent sur le toit terrasse du bâtiment. On peut venir apprendre à semer et à faire des boutures. On peut également juste venir se servir et prendre les plantes issues des ateliers. *L'objectif ?* Verdir le quartier et pousser à l'appropriation de l'espace urbain. Et ce n'est qu'un exemple des moyens mis en place pour développer la connexion à l'écosystème local !

UN DÉCLOISONNEMENT LIMITÉ ?

Coco Velten appelle aux décroisonnements des mondes sociaux, professionnels, culturels, ... Ancré dans le quartier de Belsunce, le projet a su développer les interactions avec les locaux. La principale limite que l'on peut imaginer à ce projet est celle d'une possible gentrification dans ce quartier populaire. Si les démarches participatives, la programmation gratuite ou encore l'ouverture sur le quartier n'ont pas été négligées dans la gestion de ce lieu, le risque de gentrification reste bien présent. Et pour cause, ce genre de lieux n'est pas toujours investi par les gens du quartier mais plutôt par des personnes venant de quartiers plus favorisés.

Il reste indéniable que ce type de tiers lieux à usages multiples conduit à la création de nouvelles dynamiques locales. **Mixité sociale, hybridation de connaissances, promotion de la végétalisation, éducation citoyenne et urbaine** : les opportunités sont nombreuses. Qui dit urbanisme transitoire dit lieux qui sont par essence temporaires; une temporalité qui limite notamment les interactions naissantes avec les habitants du quartier, qui investissent progressivement les lieux.



La pérennisation des nouvelles dynamiques de quartier est possible. Prolonger les occupations ou intégrer au nouveau projet de développement des éléments de l'ancien projet transitoire sont des solutions pour inscrire durablement les impacts de ces initiatives temporaires.



NOS COUPS DE ♥ MARSEILLAIS

// Chez Nour d'Égypte

10 rue Bernex

Ce restaurant traditionnel égyptien propose de découvrir des saveurs méditerranéennes à l'ombre d'une chaleureuse terrasse de toit.

// Pizzeria L'eau à la bouche

120 Corniche Président John Fitzgerald Kennedy

Pour manger des pizzas au vallon des Auffes, face au coucher de soleil.



merci.
merci.
merci

Notre périple, c'est avant tout une histoire de "beaux humains" comme l'aurait dit Charles, notre professeur de yoga à Montréal. Des personnes qui nous ont accordé de leur temps et de leur énergie pour échanger avec nous et qui sont de facto la vraie richesse de notre projet. Ils nous ont montré avec humilité le potentiel de nos actions à leur échelle. On en repart inspirées, grandies et enrichies. Merci à eux !

Victor de Géry

Tout au long de nos découvertes, Victor nous a accompagné avec ses dessins. De Montréal à Paris, il nous a épaulé dans la construction et dans la réalisation de notre projet, proposant toujours de nouvelles idées pour illustrer nos réflexions et nos ressenties.



Envies de Ville nous a donné la parole pour explorer des initiatives et problématiques urbaines.

Plateforme de solutions pour les territoires, Envies de Ville propose aux collectivités et à tous les acteurs de la ville des réponses concrètes et inspirantes, à la fois durables, responsables et à l'écoute de l'ensemble des citoyens. Chaque semaine, Envies de ville donne la parole à des experts, rencontre des élus et décideurs du territoire autour des enjeux clés liés à l'aménagement et à l'avenir de la ville, afin d'offrir des solutions à tous ceux qui "font" l'espace urbain.



Des solutions pour nos territoires by Nexity

Retrouvez nos articles sur www.enviesdeville.fr

URBAN ODYSSEY, le start-up studio by ICADE, est partenaire de huje !

Dédié à la construction d'un avenir positif pour la vie urbaine, Urban Odyssey, Start-up Studio d'Icade imagine et crée des solutions pour des villes meilleures. C'est le premier studio dédié à l'avenir des villes et alimenté par un acteur clé dans la construction et la transformation des villes.

URBAN ODYSSEY

Start-up Studio by ICADE

Retrouvez nos articles sur le site d'Urban Odyssey dans la rubrique « News & Insights »



Nos partenaires, [Déborah de l'Espinay](#) et [Pierre-Etienne de la Rochefoucauld](#) chez Envies de Villes by Nexity et [Maxence Naudin](#) chez Urban Odyssey by Icade.

[Victor de Géry](#) de la maison des Artistes, qui a illustré nos aventures.

[Chloé](#) et [Karine](#) du Collectif Solon; [Gérard Beaudet](#), [Juan Torres](#), [Nicole Valois](#) et ses étudiants et [Matthieu Dominique](#) de l'Université de Montréal; [Jozef Fleury-Berthiaume](#) du Partenariat du Quartier des Spectacles; [Alexandre Berthiaume](#) de Galerie Blanc; [Jérémy Diaz](#) du Collectif Villes Autrement; [Juliette Denis](#) de Synapse C; [Henintsoa Ravoala](#) d'Entremise; [Jérôme Glad](#) de La Pépinière; [Susie Larrivée](#) et [Simon Chouinard-Laliberté](#) du Centre d'Écologie Urbaine de Montréal

[Lara Muldoon](#) de la School of Cities; [Daniel Fusca](#) du département Parks, Forests & Recreation - City of Toronto; [Mark Sterling](#) de la Daniels Faculty of Architecture, Landscape and Design; [Jorge Garza](#) and [Amélie](#) de la Fondation Mc Connell; [Rachel Lissner](#) de la Young Urbanist League; [Minaz Asani-Kanji](#) de Park People; [Catherine Campbell](#) de StreetARToronto; [Annie Vandenberg](#) d'Evergreen et ses deux filles, [Claire](#) et [Nora](#); [Leida Englar](#) et [Jimmy Jones](#) de Ward Island; [Dim](#) et [Ben](#) d'Across the Blocks; la souris avec qui on a cohabité à Toronto.

[Chapka Assurance](#) pour notre retour anticipé.

[Camille Combe](#) de La Fabrique de la Cité; [Fabien Bouquerel](#), [Margaux Spiers](#) et [Philippe Gargov](#) de Pop Up Urbain, [Céline Lecas](#) de Récréations Urbaines; [Patrick Bernard](#) de La République des Hyper Voisins; [Alice Cabaret](#) de The Street Society et [S]City, [Stéphane Vatinel](#) de Sinny & Ooko, [Kristel](#) de Coco Velten, [Anne Delos](#) de Ma Friche Urbaine.

Et évidemment, nos parents, nos frères et sœurs, nos potes, nos cousines et cousins !

